

INTRIGUE ET AMOUR  
(1847)



ALEXANDRE DUMAS  
traduit de Schiller

**Intrigue et amour**  
drame en cinq actes, en neuf tableaux

*Théâtre-Historique. – 11 juin 1847.*

LE JOYEUX ROGER  
2014

ISBN : 978-2-923981-92-5

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

*Une chambre chez Miller.*

Scène première  
Miller, madame Miller.

MILLER

Femme, écoute bien ceci... Je te le dis, et je te le répète, la chose devient sérieuse : on commence à jaser par la ville de ma fille et du baron... Le bruit des visites du jeune homme dans ma maison arrivera jusqu'aux oreilles de son père, le président... et, crois-moi ; il vaut mieux prier le jeune gentilhomme de cesser ses visites.

MADAME MILLER

De quoi t'inquiètes-tu, et qu'as-tu à te reprocher ? Tu n'as pas attiré le baron Ferdinand chez toi ; il y est venu de lui-même.

MILLER

Oui, pour prendre des leçons de musique, mais non pour faire la cour à ma fille... Ah ! j'aurais dû, vois-tu, femme, quand je me suis aperçu que la chose prenait cette tournure, j'aurais dû m'en aller immédiatement tout raconter à Son Excellence monsieur son père... Le jeune baron en eût été quitte pour une réprimande ; j'eusse envoyé Louise passer trois mois au couvent de Florsheim ou de Nonnenverth, et tout eût été dit, tandis que, maintenant, les choses en sont venues à ce point qu'il faut que l'orage éclate. Sur qui tombera le tonnerre ? Ce ne sera point sur le château du premier ministre, ce sera sur la maison du pauvre musicien.

MADAME MILLER

À quoi bon t'inquiéter de tous ces bavardages ? que peut-il t'arriver ? qui peut t'en vouloir ?... Ton état est de donner des leçons de musique, n'est-ce pas ?... Eh bien, tu prends des écoliers où tu en trouves ; fallait-il refuser ta porte au fils du ministre, au baron Ferdinand, parce qu'il est riche, jeune et beau ?

C'eût été le comble de la stupidité.

MILLER

C'eût été la suprême sagesse, au contraire ; car, enfin, que résultera-t-il de tout ce méchant commerce ?... Rien de bon... Il aime Louise, je ne dis pas le contraire... et cela se voit... ou plutôt, cela se devine dans chacune de ses paroles ; mais le fils du noble président n'épousera pas la fille du pauvre musicien.

MADAME MILLER

Qui te dit cela ?

MILLER

Sotte que tu es !

MADAME MILLER

Et si je te disais, moi, qu'il a promis d'épouser notre fille !

MILLER

Et à qui a-t-il promis cela ?

MADAME MILLER

À notre fille elle-même.

MILLER

Mordieu ! la belle promesse, et comme nous allons dormir tranquilles sur cette assurance !... Le baron de Walter a promis à Louise d'épouser Louise... et, en attendant, qui sait ce qu'il a déjà demandé à compte sur ce mariage ! Ô femme, femme, prends garde ! ce sont les mères qui répondent à Dieu de la pureté de leurs filles... prends garde !... Il la séduira sous tes yeux, c'est moi qui te le dis... Puis, un beau matin, tu trouveras ta fille en pleurs ; tu lui demanderas quelle cause fait couler ses larmes : elle te répondra, ce jour-là, que c'est la fuite de son amant... et, le lendemain, elle t'avouera que c'est la perte de son honneur.

MADAME MILLER

Que Dieu nous garde d'un pareil malheur !

MILLER

Oui ; mais gardons-nous-en d'abord nous-même ; et, pour cela, il faut qu'à la première visite que fera ici le baron de Walter, je lui montre cette porte, en lui faisant comprendre que le menuisier l'a faite pour entrer dans cette maison quand on y

entre avec de bonnes intentions, mais aussi pour en sortir quand on y est entré avec de mauvaises.

MADAME MILLER

Fais attention, Miller ; car, avec cette résolution, non-seulement tu te fais un ennemi du fils du président, mais encore tu diminues nos pauvres ressources de moitié, en te privant de ton meilleur élève.

MILLER

Je diminue nos ressources !... c'est-à-dire que tu as peur de renoncer à ton café et à ton tabac ? Va-t'en au diable avec tes ressources, si ces ressources doivent s'augmenter au prix de l'honneur de ma fille ; j'aimerais mieux, vois-tu, aller de porte en porte avec mon violon, comme un mendiant... j'aimerais mieux donner des concerts où chacun payerait sa place en apportant un morceau de pain... j'aimerais mieux mettre en pièces ce vieil ami qui est là, et qui m'a si souvent consolé quand je pleurais... le briser en mille morceaux, entends-tu bien, que de me laisser un seul instant tenter par l'or honteux qui perdrait l'âme de mon enfant... Femme, femme ! ne dis jamais de pareilles choses, si tu ne veux pas que je croie m'être trompé en te regardant vingt ans comme une bonne créature.

MADAME MILLER

Ah ! si tu lisais les charmantes lettres que le baron écrit à notre fille, tu verrais bien que leur amour est pur comme le jour du bon Dieu.

MILLER

Eh ! oui, certes, je sais bien cela !... Tous les amours commencent par être purs, puis ils finissent comme celui de la Marguerite de *Faust*, avec un orphelin de plus jeté sur cette terre... Bienheureux encore quand la honte ne tue pas la maternité, et quand la maternité ne tue pas l'enfant !

MADAME MILLER

Voyons, ne t'emporte pas ainsi ; à quoi bon jeter feu et flamme justement aujourd'hui plutôt qu'hier ?

MILLER

Veux-tu que je te dise pourquoi ? C'est que je sais qu'aujourd'hui nous devons recevoir la visite du secrétaire de Son Excellence... de M. Wurm, à qui j'ai à peu près fiancé Louise l'an dernier ; tu t'en souviens, ce me semble, quoique tu aies l'air de l'avoir oublié.

MADAME MILLER

Et c'est là le tort que tu as eu... que de te presser ainsi, de promettre la main de ta fille à un domestique.

MILLER

D'abord, M. Wurm n'est pas un domestique, c'est le secrétaire de M. le président... c'est même plus que son secrétaire, c'est presque son ami.

MADAME MILLER

Ces amitiés des grands avec leurs inférieurs cachent toujours quelque secret terrible !... On a dit de singulières choses, voilà bientôt quinze ans, quand le comte de Walter a succédé à son prédécesseur.

MILLER

Silence, femme ! pas un mot là-dessus ; il ne manquerait plus que de pareils propos pour nous achever... Voyons, brosse ma redingote... Le pasteur est un saint homme... Je vais lui tout dire, et lui demander conseil... Ah ! voilà M. Wurm !... Allons, tâche, au moins, de ne nous faire un ennemi de celui-là qu'au dernier moment.

## Scène II

Les mêmes, Wurm.

MILLER

Bonjour, monsieur le secrétaire ! on a enfin le plaisir de vous voir... Vous devenez en vérité si rare, que je me demande si vous ne croyez pas, bien à tort, avoir à vous plaindre de nous.

WURM

Le plaisir est tout pour moi, monsieur Miller ; mais, voulez-



vous que je vous parle franc ? Si depuis longtemps je ne suis pas venu vous voir, c'est que j'ai craint qu'on ne fît pas grand compte de ma bourgeoise personne chez des gens habitués aux bonnes grâces d'un des premiers gentilshommes du pays.

MADAME MILLER

Je vois ce que vous voulez dire, monsieur Wurm... Oui, M. le baron de Walter nous fait quelquefois l'honneur de nous visiter ; mais ses visites ne nous ont pas rendus plus fiers que nous n'étions... et nous ne méprisons personne.

MILLER, contrarié

Voyons, femme, une chaise à M. Wurm... Ne voulez-vous pas déposer votre canne et votre chapeau, monsieur ?...

WURM

Merci... (Il met sa canne et son chapeau près de lui.) Eh bien, comment va ma future ?...

MILLER

Eh ! sans doute !... Louise.

MADAME MILLER

Louise va bien, monsieur, Dieu merci...

WURM

N'est-elle point à la maison, et ne puis-je la voir un instant ?

MADAME MILLER

Dame, à moins que vous ne l'attendiez... Elle est à la messe, et, ordinairement, elle y reste longtemps, je vous en préviens.

MILLER

Femme !...

WURM

Ce que vous me dites là me plaît, ma chère madame Miller ; cela me prouve que je trouverai dans Louise une épouse pieuse, une bonne chrétienne.

MADAME MILLER

Cependant, monsieur le secrétaire, il ne faudrait pas trop regarder... excusez-moi de parler ainsi, il ne faudrait pas trop, dis-je, regarder comme faites les choses qui sont encore à faire.

MILLER

Femme, te tairas-tu ?

WURM

Expliquez-vous, ma bonne madame Miller ; car, en vérité, je ne vous comprends pas.

MADAME MILLER

Que je m'explique, monsieur Wurm ?... Oh ! mon Dieu, c'est bien facile... Vous comprenez... ce qui est bon est bon ; mais ce qui vaut mieux est mieux, et, par conséquent, doit être préféré.

WURM

Oh ! oh ! qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME MILLER

Cela veut dire que le devoir d'une mère est d'aider au bonheur de son enfant, au lieu de l'entraver... Or, comme je n'ai qu'une enfant, je désire qu'elle soit heureuse.

MILLER

Ah ! langue de vipère !

MADAME MILLER

Et, puisque le bon Dieu veut faire de ma fille une dame...

MILLER

Ah çà ! veux-tu te taire ?... ou faut-il que je te casse mon violon sur la tête ?... Allons, à ta cuisine !... Ne faites pas attention à tout ce babillage, mon cher monsieur Wurm... À ta cuisine, je te dis !... c'est la place d'une femme de ménage... surtout quand il est dix heures du matin, et que l'on n'a pas encore déjeuné.

MADAME MILLER

J'y vais... C'est égal, je lui ai toujours dit ce que j'avais à lui dire...

MILLER

Eh bien ?

MADAME MILLER

J'y vais, mon Dieu, j'y vais.

Scène III  
Miller, Wurm.

WURM

Ah ! monsieur Miller, je ne croyais pas avoir mérité une pareille réception.

MILLER

Mais, mon Dieu, monsieur, vous le voyez bien, moi, au contraire...

WURM

Je vous avais cru, jusqu'à présent, homme de parole, et mes prétentions à la main de votre fille me paraissaient aussi bien agréées que si, au lieu de cette parole, j'avais eu votre signature, car enfin, je ne vaud pas un baron, c'est vrai, mais néanmoins je ne suis pas un homme à dédaigner... J'ai un emploi honorable, et qui peut honorablement nourrir une famille ; le président a de la bienveillance pour moi, et, si je veux me pousser plus haut, son appui ne me manquera point... Mes vues, à moi, étaient donc sérieuses, et je regrette que vous vous laissiez leurrer par les promesses d'un jeune étourdi.

MILLER

Vous vous trompez, monsieur Wurm, je ne me laisse tromper par aucune promesse, et la preuve, c'est que les choses restent comme nous les avons arrêtées ; la parole que je vous ai engagée autrefois, je vous l'engage de nouveau ; la réponse que je vous fis l'an dernier, je vous la renouvelle aujourd'hui. Louise vous plaît, bien... Plaisez à Louise... et ce sera très-bien... Lui convenez-vous, c'est à merveille... elle n'a qu'à dire *oui* ; et, si bas qu'elle dira ce *oui*... je vous réponds que je l'entendrai... Secoue-t-elle la tête, à la volonté de Dieu, monsieur Wurm... je ne contraindrai jamais ma Louise... Vous acceptez le refus de ma fille, et vous buvez une bouteille de vin du Rhin avec le père. Vous comprenez, c'est elle qui doit vivre avec vous, ce n'est pas moi... Pourquoi pousserais-je dans ses bras, par pur entêtement, un homme... un homme qu'elle n'aimerait pas ?... Pour donner prise

sur moi au malin esprit, et pour l'entendre me dire à l'oreille, à chaque verre de vin que je boirais : « Tu es le misérable qui a causé le malheur de ta fille... » Non, monsieur Wurm, non, je ne ferai jamais cela...

WURM

Cependant, monsieur Miller, le conseil d'un père est tout-puissant sur une fille, et, si vous vouliez bien !... car enfin vous me connaissez...

MILLER

Et, de par tous les diables ! ce n'est point moi qui dois vous connaître ! C'est ma Louise ; ce qui me plaît à moi, vieux marronneur, n'est pas, je le crois bien, ce qui flattera l'humeur rêveuse d'une jeune fille... Oh ! demandez-moi si vous ferez convenablement votre partie dans un orchestre, et je vous dirai à un cheveu près ce que vous valez ; mais l'esprit d'une femme est bien autre chose à déchiffrer que la sonate la plus embrouillée... Non, non, tout ce que je puis vous promettre, monsieur le secrétaire, c'est de ne pas détourner ma fille de vous... Mais, pour l'influencer, dans une affaire aussi grave que le mariage, jamais, monsieur Wurm, jamais !

WURM, prenant sa canne et son chapeau

Bien obligé, monsieur Miller.

MILLER

Eh bien, vous vous en allez ?

WURM

Qu'ai-je à faire encore ici, je vous le demande ?

MILLER

Dame, c'est comme vous voudrez ! Adieu...

WURM

Ah ! non pas adieu... au revoir !

Scène IV

Miller, seul.

Il s'éloigne en menaçant, je crois... Oh ! par ma foi, je com-

prends bien la répulsion que Louise manifeste pour ce vilain visage... En vérité, cet homme a quelque chose d'étrange et de repoussant ; on dirait qu'il a été introduit par contrebande dans le monde du bon Dieu, avec ses yeux de fouine, ses cheveux roux et son menton si allongé, qu'on croirait que la nature, irritée d'une pareille œuvre, l'a empoigné par là, et a jeté mon drôle dans quelque coin... Non, non, non, bien décidément, je ne forcerai point ma fille.

## Scène V

Miller, Louise, entrant.

Elle dépose son livre de messe, et va à Miller.

LOUISE

Bonjour, mon père.

MILLER

D'où viens-tu, mon enfant ?

LOUISE

De la messe, comme ma mère a dû vous le dire.

MILLER

Ah ! c'est vrai... Bien, ma Louise !... bien, je me réjouis de voir que tu tournes si ardemment ta pensée vers le Seigneur... Reste toujours ainsi, ma Louise, et le Seigneur te bénira.

LOUISE

Dieu vous entende, mon père !... M. de Walter n'est point là ?

MILLER

J'espérais que mon enfant avait oublié ce nom à l'église.

LOUISE

Je vous entends, mon père... Mais, si j'ai la faiblesse de l'aimer, je n'ai pas l'hypocrisie du moins de cacher les sentiments que j'ai pour lui... Hélas ! mon père, longtemps je n'ai pensé qu'à Dieu ; puis, au moment où je l'ai vu, j'ai pensé à Dieu... et à lui... Enfin, depuis quelque temps, je ne pense qu'à lui tout seul... C'est bien mal, mon père, je le sais, ou plutôt, dites-moi... Lorsque nous oublions l'artiste en regardant son tableau, n'est-ce pas

le plus grand éloge que nous puissions faire de l'artiste ?... et, si dans ma joie je me détourne de Dieu pour admirer son chef-d'œuvre, ne doit-il pas se réjouir de cette adoration ?

MILLER

Ah ! nous y voilà, mon Dieu !

LOUISE

Où peut-il être, à présent ?... Heureuses les jeunes filles nobles, heureuses les grandes dames qui peuvent le voir et l'entendre !... Moi, je n'ai pas ce bonheur... Je suis une pauvre fille oubliée, moi...

MILLER

Louise !...

LOUISE

Ah ! pardon, pardon, mon père ; je ne me plains pas de mon sort, je désire seulement penser librement à lui... Oh ! je voudrais réunir tout ce qui me reste d'existence dans un seul souffle, et, de ce souffle doux et caressant, rafraîchir son visage... Cette fleur de jeunesse que Dieu m'a donnée, je voudrais que ce fût une violette, et qu'il marchât dessus... même sans la voir... Mourir sous son pied me suffirait.

MILLER

Louise, je donnerais le petit nombre d'années qui me restent à vivre pour que tu n'eusses jamais vu le major.

LOUISE, à genoux

Que dites-vous là !... Oh ! ce n'est point votre pensée, mon bon père... Vous ne savez donc pas que Ferdinand est à moi ; qu'il a été créé pour ma félicité terrestre, par le père de ceux qui s'aiment en ce monde, et qui doivent s'aimer dans l'autre ?... Écoutez : quand je le vis pour la première fois, mon père, le sang me monta au visage, mon cœur bondit de joie, chaque pulsation de mes artères, chaque souffle de la brise, chaque bruit de la nature murmura à mes oreilles : « C'est lui ! » Et mon âme, reconnaissant à son tour celui qui m'avait manqué jusque-là pour compléter ma vie... mon âme murmura : « C'est lui ! oh ! c'est

bien lui... » Alors, ce mot retentit joyeusement dans la nature entière ; alors, le premier rayon se leva dans mon âme... Je sentis dans mon cœur éclore mille jeunes pensées pareilles aux fleurs qui s'épanouissent sur la terre quand le printemps revient... Je ne voyais plus le monde... et cependant il me semblait que jamais le monde n'avait été si beau... Je ne songeais plus à Dieu, et cependant il me semblait que jamais je ne l'avais tant aimé, que jamais il n'avait été plus grand !

MILLER

Louise... Louise... pauvre chère enfant de mon cœur !... demande-moi mon sang, demande-moi ma vie... et tu les auras... mais ne me demande pas celui que tu aimes... hélas !... hélas !... Dieu m'est témoin que je ne puis pas te le donner.

(Il sort.)

#### Scène VI

Louise, seule, et poursuivant la pensée  
dans laquelle elle est absorbée.

Aussi, je ne le demande qu'à Dieu, mon père, ou plutôt qu'à l'éternité ; cette pauvre goutte de rosée, qu'on appelle le temps, s'évapore délicieusement dans ce rêve de bonheur qu'il me donne... Le rêve me suffit ; je renonce à lui dans ce monde... Mais ce monde... on ne fait qu'y passer... Un jour, les barrières qui nous séparent tomberont devant la mystérieuse égalité du tombeau ; un jour, chacun rejettera, le pauvre ses haillons, le riche sa fortune, le noble ses honneurs ; alors, la différence des conditions disparaîtra, chacun n'apportera avec soi que ses douleurs, ses crimes ou ses vertus ; moi, je n'apporterai que mon innocence et mon amour... Mon père m'a dit souvent que la parure et les titres pompeux seront de peu de valeur lorsque l'ange du jugement nous réveillera dans nos sépulcres pour nous conduire devant Dieu ; les cœurs seuls, alors, auront du prix à ses regards ; alors, je serai riche ! alors, mes larmes seront comptées pour des trésors, et mes soupirs, pour des aïeux... alors, oh ! alors, je serai

une bien grande dame... et Ferdinand aura beau regarder autour de lui, il n'y aura pas une femme, fût-elle princesse, fût-elle reine, qu'il puisse préférer à la fille du pauvre musicien Miller.

### Scène VII

Louise, Ferdinand.

FERDINAND, paraissant sur le seuil

Louise !... (Il s'approche.) Qu'a-t-elle donc ?... Oh ! mon Dieu, Louise, comme tu es pâle !

LOUISE

Ah ! c'est toi... toi, mon Ferdinand ! Te voilà, je n'ai plus rien.

FERDINAND

Pourquoi cette tristesse, mon Dieu ?

LOUISE

Moi, triste ?... Oh ! tu blasphèmes, Ferdinand ; je pensais à toi, et je priais Dieu.

FERDINAND, montrant sa bague

Louise, je lis dans ton âme comme dans l'eau pure de ce diamant ; aucune ombre ne peut passer sur ton esprit qu'elle ne soit aussi visible pour moi que le nuage qui passe au ciel... Qu'as-tu donc ? Parle, mon amour, et dis-moi quelle pensée t'afflige.

LOUISE

Ferdinand, si tu savais quel effet ce langage produit sur le cœur de cette pauvre petite bourgeoise que tu appelles Louise !

FERDINAND

Pourquoi cette humilité ?... Louise, une petite bourgeoise ?... Louise n'est pour moi ni une petite bourgeoise ni une grande dame ; c'est la bien-aimée de mon cœur, c'est l'ange gardien de ma vie... Quand je suis près de ma Louise, toute mon intelligence s'absorbe dans son regard ; quand je suis loin d'elle, dans mon rêve... Rougissez, Louise : chaque moment que vous donnez au chagrin, vous le volez à votre ami.

LOUISE

Tu veux endormir mes craintes ; Ferdinand, tu veux détourner mes yeux de ce gouffre où je tomberai, sans doute ; mais je lis



dans l'avenir... les projets de ton père... et mon néant... Ferdinand, un poignard est sur nos têtes, un abîme est sous mes pieds... Ferdinand, Ferdinand, on nous sépare...

FERDINAND

On nous sépare !... D'où te vient ce pressentiment, Louise ? On nous sépare, dis-tu ? et qui donc peut rompre le lien céleste de deux cœurs, ou fausser l'harmonie de deux accords ? Je suis gentilhomme, dis-tu ? Mes titres sont-ils plus anciens que la loi de la nature qui veut que l'âme cherche dans ce monde l'âme qui doit la compléter ? mes armoiries sont-elles plus puissantes que l'arrêt que Dieu lui-même écrivit dans les yeux de Louise ?... Tu appartiens à Ferdinand... et Ferdinand t'appartient.

LOUISE

Oh ! oui ; mais ton père... ton père, Ferdinand ?

FERDINAND

Ne crains rien, Louise, sinon que Dieu mette un terme à ton amour... Tu parles d'obstacles, tu les crains... Eh bien, que les obstacles s'élèvent entre nous, je veux les prendre pour échelons, et par eux me rapprocher de toi... Sois tranquille, la violence ne fera qu'accroître mes sentiments, et les dangers que je courrai pour ma Louise ne feront que me rendre ma Louise plus belle et plus chère... Ainsi donc, chasse ces folles terreurs, mon amour ; je veillerai sur toi, comme le dragon des *Mille et une Nuits* veille sur les trésors du calife... Aie confiance en moi ; je me placerai entre toi et la destinée ; je recevrai pour toi chaque blessure que la douleur voudra te faire ; je recueillerai pour toi chaque goutte de joie qui tombera du ciel, et je te l'apporterai. Appuyée sur mon bras, tu traverseras joyeusement la vie, tu retourneras au ciel plus belle que tu ne l'as quitté... et les anges, en te regardant, avoueront, avec admiration, que l'amour seul peut mettre la dernière main à la femme, c'est-à-dire à la plus belle œuvre du Seigneur.

LOUISE

Rien de plus, Ferdinand !... tais-toi... Ne me promets pas tant

de bonheur dans l'avenir, à moi qui ne saurais croire, déjà, que le bonheur présent puisse durer.

FERDINAND

Eh bien ?

LOUISE

Eh bien, à partir de ce moment, le repos de ma vie est perdu, car tu m'as fait entrevoir dans ce monde un bonheur que je n'espérais que dans l'autre... Oh ! Ferdinand !... Ferdinand !... je te dirai comme cette jeune fille de Vérone dont tu m'as fait lire l'histoire : « Bien-aimé, je serai à toi... ou à la tombe. »

UN LAQUAIS, paraissant sur la porte

Son Excellence M. le comte de Walter fait demander M. le major à l'instant même.

FERDINAND

Ah ! mon Dieu, que veut dire cela ?

LOUISE

C'est l'orage, Ferdinand... Je te l'avais bien dit, c'est l'orage...

FERDINAND

Retournez, et dites que je vous suis... (Le laquais sort.) Louise, Louise, ne crains rien.

LOUISE

Qu'ai-je à craindre ? ne suis-je pas sûre de mourir si l'on nous sépare ?

FERDINAND

Louise !...

LOUISE

Va, Ferdinand !... tu ferais attendre ton père...

FERDINAND

Au revoir, Louise !...

LOUISE

Au revoir ! (Ferdinand sort ; Louise va lentement s'agenouiller au prie-Dieu.) Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre...

## DEUXIÈME TABLEAU

*Un salon chez le président de Walter.*

Scène première

Le président de Walter, entrant avec Wurm.

LE PRÉSIDENT

Je saurai tout cela aujourd'hui même, car je viens de l'envoyer chercher.

WURM

Alors, Votre Excellence jugera par elle-même de la vérité de mon récit.

LE PRÉSIDENT

Oh ! je ne le démens pas, votre récit ; je n'élève de doute que sur ce que vous prétendez que cette fantaisie est un attachement sérieux...

WURM

Votre Excellence me fait la grâce de m'en demander la preuve ?

LE PRÉSIDENT

Qu'il fasse la cour à cette petite fille, qu'il lui dise des fadeurs, qu'il jase sentiment avec elle... Ce sont là de ces choses que je trouve possibles et même pardonnables... Mais que cela aille plus loin !... Elle est donc jolie, cette créature ?

WURM

Jolie à figurer sans désavantage auprès des premières beautés de la cour.

LE PRÉSIDENT

Et vous croyez qu'il est son amant ?

WURM

J'en répondrais... et même... qu'il lui a promis d'être son époux.

LE PRÉSIDENT

Tant mieux !

WURM

Comment cela ?

LE PRÉSIDENT

Oui, sans doute, je ne vois dans tout cela que des choses qui me doivent réjouir... Elle est belle, dites-vous ?... C'est la preuve que mon fils a du goût... Il s'est fait aimer sur la foi de promesses sérieuses ? Cela me prouve qu'il a assez d'esprit pour mentir au besoin... et qu'à son tour, il pourra devenir président... Alors, je bois ma bouteille de johannisberg à la glorification de ma postérité.

WURM

Tout ce que je désire, c'est que Votre Excellence n'ait pas besoin de boire cette bouteille pour se distraire des ennuis que lui donnera son illustre fils.

LE PRÉSIDENT

Wurm, souvenez-vous d'une chose, c'est que, lorsqu'une fois j'ai une conviction, je la garde obstinément... Vous voulez m'échauffer à l'endroit de vos propres intérêts, en me les présentant comme miens, et, moi, j'en veux faire une plaisanterie... Que vous ayez le secret désir de vous débarrasser d'un rival qui vous gêne, je le crois de grand cœur ; que vous compreniez la difficulté d'enlever cette femme à mon fils, et que vous tâchiez de faire le père complice de cet enlèvement, je le comprends encore ; enfin, que, de cette charmante drôlerie vous fassiez une profonde scélératesse, cela me ravit... Mais, mon cher Wurm, vous comprenez que mon fils se respectera assez lui-même pour ne pas manquer au nom qu'il porte... Ainsi donc, puisque je suis tout consolé pour mon compte, consolez-vous pour le vôtre.

WURM

Son Excellence attribuerait la démarche que j'ai faite aujourd'hui près d'elle à un sentiment personnel ?...

LE PRÉSIDENT

Eh ! mon Dieu, oui, je crois que vous avez la sottise d'être jaloux, mon cher... Que diable vous importe, niais ?... Mais assez

sur ce sujet... Parlons d'une autre chose, qui, d'ailleurs, par un détour, nous ramènera au point où nous le quittons... Des raisons d'État ont, comme vous le savez, forcé Son Altesse à chercher une seconde femme parmi les princesses d'Allemagne... Celle dont le prince a fait son choix est, à ce qu'il paraît, de mœurs très-sévères ; il en résulte qu'il faut sauver les apparences... Lady Mylfort, cette maîtresse qu'il adore, et dont il ne peut se passer, sera congédiée, en apparence du moins... et, pour rendre la séparation plus complète encore, on la mariera... Vous savez, Wurm, l'influence que cette Anglaise exerce sur Son Altesse, et comment celui qui gouverne les passions du prince gouverne le prince lui-même ; eh bien, on cherche un parti pour lady Mylfort ; mais, tandis qu'on le cherche, je l'ai trouvé, moi... Pour que le prince reste dans les filets où, depuis dix ans, je l'ai pris, il faut que Ferdinand épouse lady Mylfort.

WURM

Je ne crains qu'une chose, Excellence, c'est que le major ne se montre pour vous fils aussi obéissant que vous êtes père tendre... et, dans ce cas...

LE PRÉSIDENT

Dans ce cas ?...

WURM

Dans ce cas, Son Excellence risque fort que sa traite ne lui revienne avec un protêt.

LE PRÉSIDENT

Par bonheur, Wurm, vous le savez mieux que personne, vous qui m'avez si efficacement aidé à devenir président, je n'ai jamais été inquiet de l'exécution d'un projet quand je me suis dit à moi-même : « Il faut que cela soit... » Or, voyez, Wurm, voici de quelle façon ceci, comme je vous le disais, me ramène au point où nous en étions tout à l'heure... J'annonce, ce matin, à mon fils ce mariage, et la figure qu'il me montre justifie ou anéantit mes soupçons.

WURM

Monseigneur, je vous demande pardon, et j'ai bien peur que le stratagème, ainsi que vous l'avez conçu, ne vous mène pas à grand'chose ; car le mécontentement qu'exprimera son visage pourra tout aussi bien venir de la femme que vous lui donnez que de celle que vous lui faites perdre... Complétez donc votre idée avec la mienne, si vous ne me jugez pas trop indigne d'être votre collaborateur dans l'œuvre diabolique que nous machinons.

LE PRÉSIDENT

Parle.

WURM

Quand notre pudique major aura refusé la maîtresse du prince, sous prétexte que c'est sa maîtresse, offrez-lui le parti le plus irréprochable de la contrée, et, s'il dit oui, révélez à la justice le secret de certaine poudre versée dans certain verre... par votre serviteur, et envoyez-le traîner au baigne le boulet pendant cinq ans.

LE PRÉSIDENT

Diable !

WURM

Êtes-vous décidé à suivre mon conseil ?

LE PRÉSIDENT

Oui ; car il ne serait pas meilleur quand le démon lui-même l'aurait donné.

WURM

Seulement, monseigneur, n'oubliez pas que le major est fils du président, et que, si le major pouvait deviner...

LE PRÉSIDENT

Je t'épargnerai, Wurm, sois tranquille.

WURM

Mais, en vous rendant le service de vous délivrer d'une bru peu agréable...

LE PRÉSIDENT

Tu mérites que je t'assure une femme dont tu as envie... Accordé, Wurm ; la petite sera à toi avec une dot de quatre mille

thalers.

WURM

Et alors, monseigneur, je vous débarrasse de moi, et vais vivre honnêtement dans quelque petite ville de province ; de sorte que vous n'avez plus près de vous personne qui sache...

LE PRÉSIDENT

Mais, sur ce que je t'ai confié tout à l'heure des causes qui me font désirer le mariage de mon fils avec lady Milfort... silence, Wurm !

WURM

Oh ! monseigneur, soyez tranquille...

UN VALET DE CHAMBRE, entrant

Son Excellence le maréchal de Kalb.

## Scène II

Le président, le maréchal de Kalb.

LE MARÉCHAL

Bonjour, cher président, bonjour !... Comment avez-vous reposé ? comment avez-vous dormi ?... Vous m'excusez, n'est-ce pas ? si j'ai tant tardé aujourd'hui à vous offrir mes compliments ; mais les affaires les plus graves et les plus pressantes : le menu du dîner à régler, l'arrangement des traîneaux pour la partie d'aujourd'hui, les invitations à faire parvenir à ceux à qui Son Altesse fait l'honneur... Et, par-dessus tout cela, vous comprenez, il fallait que je me trouvasse au lever de Son Altesse sérénissime pour lui annoncer le temps qu'il a fait.

LE PRÉSIDENT

Oh ! c'est vrai, maréchal, je sais que c'est une prérogative de votre charge, ou plutôt une faveur que vous vaut votre mérite... Le prince ne croit qu'au temps que vous lui annoncez.

LE MARÉCHAL

Puis un coquin de tailleur qui m'a tenu trois minutes de plus que je ne comptais lui accorder.

LE PRÉSIDENT

Et pourtant, toujours exact, toujours prêt, toujours à l'heure...

Votre réputation est faite sur ce point.

LE MARÉCHAL

Ma foi, j'ai bien manqué la perdre aujourd'hui. Imaginez-vous qu'il s'en est fallu de sept secondes que je n'arrivasse le deuxième au lever de Son Altesse.

LE PRÉSIDENT

C'eût été une chose inouïe, maréchal !

LE MARÉCHAL

Et qui entraînerait immanquablement ma perte... Voilà dix ans que le prince me voit entrer tous les jours à la même heure, par la même porte et avec le même sourire... Jugez de ce qui fût arrivé s'il en eût vu entrer un autre.

LE PRÉSIDENT

Son sourire était dérangé pour tout le temps du lever... Mais, dites-moi, quel épouvantable événement a failli désorganiser les rouages de cette grande machine qu'on appelle l'étiquette ?

LE MARÉCHAL

En descendant de voiture, et au moment d'entrer au palais, imaginez-vous que voilà mes deux chevaux qui s'effarouchent, qui se cabrent, qui piaffent, et qui me lancent la boue du ruisseau sur mes culottes... Mettez-vous dans ma position, comte ; je n'avais qu'un quart d'heure devant moi ; du palais chez moi, c'est un voyage. Paraître crotté devant Son Altesse était impossible... Puis on pouvait reporter au prince pour quelle cause ridicule j'étais retourné... Une idée me vient, une idée sublime !... Je jette un cri, je feins un évanouissement... On me prend par la tête et par les pieds, on m'emporte dans ma voiture. À peine y suis-je, que je me redresse, et que je crie au cocher : « Ventre à terre !... » En deux minutes un quart, je suis chez moi ; en six minutes trois quarts, je change de vêtements ; en quatre autres minutes, je reviens, et je suis encore le premier dans l'anti-chambre. Que vous en semble, comte ?

LE PRÉSIDENT

Que c'est miraculeux, voilà tout ce que je puis dire... Mais, en



ce cas, vous avez donc déjà parlé au duc ?

LE MARÉCHAL

Vingt minutes et demie.

LE PRÉSIDENT

Ah ! ah ! et vous avez sans doute quelque importante nouvelle ?...

LE MARÉCHAL, confidentiellement

Son Altesse avait, ce matin, son habit castorine merde d'oiseau...

LE PRÉSIDENT

En vérité ?

LE MARÉCHAL

Parole d'honneur !

LE PRÉSIDENT

Eh bien, nouvelle pour nouvelle, cher maréchal... Lady Mylfort épouse, dans huit jours, le major de Walter.

LE MARÉCHAL

Bah !... et vous me donnez la chose comme certaine ?

LE PRÉSIDENT

Je vous la donne comme faite, et vous me feriez plaisir si vous vouliez prendre, sans retard, la peine d'aller prévenir cette dame de la prochaine visite de mon fils.

(Wurm rentre.)

LE MARÉCHAL

Et ce mariage est-il un secret ?

LE PRÉSIDENT

Oui ; n'en parlez donc qu'à vos plus intimes.

LE MARÉCHAL

Oh ! vous pouvez y compter, je suis la discrétion même... Adieu, comte...

(Il sort.)

### Scène III

Le président, Wurm.

LE PRÉSIDENT

Maintenant, je puis être tranquille : dans trois quarts d'heure,

toute la ville le saura. – Qu’avez-vous à me dire, Wurm ?

WURM

Que le major est là, attendant votre bon plaisir.

LE PRÉSIDENT

Fais-le entrer.

#### Scène IV

Le président, Wurm, Ferdinand.

FERDINAND

Vous avez commandé, mon père...

LE PRÉSIDENT

Oui, mon fils, vous avez dit le mot... commandé... Malheureusement, il faut que j’en vienne là quand je veux avoir le plaisir de vous voir... Laissez-nous, Wurm...

(Wurm sort.)

#### Scène V

Le président, Ferdinand.

LE PRÉSIDENT

Ferdinand, depuis quelque temps déjà, je t’observe, et, je te le dirai avec peine, je ne vois plus en toi ce vif et franc jeune homme qui me charmait tant autrefois... Ton visage, si ouvert, si franc, si joyeux, est devenu triste... Tu t’éloignes de moi ; on ne te voit plus ni dans les cercles, ni dans les maisons où tu avais l’habitude d’aller... Prends garde, Ferdinand ! on pardonne à ton âge toutes les folies du monde plutôt qu’une seule manie... Voyons, quitte tout cela, mon fils, laisse-moi travailler, et ne pense à rien qu’à suivre en riant mes projets...

FERDINAND

Mon père, vous êtes bon pour moi aujourd’hui, et je vous en suis reconnaissant.

LE PRÉSIDENT, riant

Aujourd’hui, drôle ?... Et encore cet aujourd’hui semble-t-il t’écorder la bouche !... Ferdinand, parlons raison... Pour l’amour de qui, dis-moi, me suis-je frayé, sur le terrain glissant de la cour,

cette route dangereuse jusqu'au cœur du prince ?... Pour l'amour de qui ai-je rompu à tout jamais peut-être avec ma conscience et le ciel ?... (Ferdinand fait un mouvement.) Tu ne peux savoir ce que je veux dire ; mais je le sais, moi... Écoute, Ferdinand, je parle à mon fils ; que mon fils m'écoute donc... À qui ai-je fait une place en écartant mon prédécesseur ?... Dis-moi, Ferdinand, voyons, pour qui ai-je fait tout cela ?

FERDINAND

Oh ! pas pour moi, monsieur, je l'espère, pas pour moi... J'aimerais mieux n'être jamais né que d'avoir servi de prétexte à cette action... que j'ignore... et qui, vous le dites vous-même, vous a peut-être à tout jamais brouillé avec votre conscience et avec le ciel.

LE PRÉSIDENT

Ah ! ah ! je savais bien qu'à l'Université tu avais appris... j'avais payé pour cela... la logique, la rhétorique et la philosophie ; mais j'ignorais que tu eusses appris la morale... Enfant ingrat ! est-ce ainsi que tu me récompenses de mes nuits sans sommeil, de mes jours sans repos ?... Eh ! mon Dieu, que t'importe ce que j'ai fait ou ce que je n'ai point fait ?... pourquoi t'inquiètes-tu d'où te vient le bonheur ?... Tu le reçois de seconde main, cela doit te suffire... et le crime, s'il y a eu crime, ne fait point partie de l'héritage.

FERDINAND

Ne me dites point de ces choses-là, mon père ; car, au lieu de me persuader, elles me révoltent. Oh ! croyez-le bien, je renonce à un héritage que vous me transmettez avec de telles restrictions.

LE PRÉSIDENT

En vérité, Ferdinand, quoique j'aie fait à la cour une longue étude de la patience, tu me mets hors de moi avec de pareilles sottises... Mais il faut donc te forcer à reconnaître ton bonheur ?... Le but auquel dix autres tendaient et n'ont pu arriver malgré leurs efforts, tu t'y es trouvé porté dans ton sommeil, pendant que tu dors ou que tu joues... Enseigne à douze ans, capitaine à dix-huit,

major à vingt, et je viens encore d'obtenir du prince que tu quitteras l'uniforme pour entrer dans les affaires... au ministère ou dans la diplomatie... Son Altesse a même parlé, je crois, de conseil intime, d'ambassade, de protection particulière. Un splendide avenir s'ouvre devant toi... un chemin sablé de faveurs te mène près du trône... au trône même... si toutefois, aux yeux du philosophe, le pouvoir lui-même vaut les apparences du pouvoir... Eh ! mon Dieu ! de quel sang es-tu donc né, et quelle sorte de liqueur coule dans tes veines, si une pareille perspective ne te rend pas à moitié fou de bonheur ?

FERDINAND

Mon père, mes espérances de bonheur, à moi, ne sont point les vôtres ; le bonheur des gens de cour, je ne fais allusion à personne, ne se consolide guère que par l'intrigue, et se manifeste presque toujours par la ruine... L'envie, la crainte et la malédiction, voilà les tristes miroirs où se reflète la grandeur de l'homme puissant... Les larmes, les gémissements et le désespoir, voilà le cortège avec lequel il arrive tout chancelant aux pieds de Dieu... Quant à moi, mon idéal de félicité se renferme avec satisfaction dans ma conscience, et tous mes vœux sont enfermés dans mon cœur, comme dans un tabernacle d'où ils ne doivent sortir que pour aller plaider la cause de l'humanité aux pieds du Seigneur.

LE PRÉSIDENT

En vérité, c'est parler comme un sage. Et dans quel livre avez-vous étudié cette belle leçon ? Je ne le connais pas ; mais peut-être aussi est-il défendu par la censure de la cour... N'importe, je ne veux pas laisser perdre ces belles dispositions d'apostolat, et, dès aujourd'hui, je te donne quelqu'un à convertir.

FERDINAND

Je ne sais ce que vous voulez dire, mon père ; daignez vous expliquer, je vous prie.

LE PRÉSIDENT

Oh ! ce ne sera pas long... Je te marie !...

FERDINAND

Mon père !...

LE PRÉSIDENT

Pas d'exclamation, c'est chose arrêtée, et sur laquelle il n'y a point à revenir ; j'ai envoyé ce matin à lady Mylfort ta carte en ton nom... Tu voudras bien te présenter chez elle sans retard, et la traiter comme ta fiancée.

FERDINAND

Chez lady Mylfort, mon père ?

LE PRÉSIDENT

Oui, chez lady Mylfort ; on dirait que tu ne la connais pas.

FERDINAND

Oh ! si fait, mon père, je la connais, moi, et tout le monde !... N'est-elle pas pour tout ce duché comme un monument de honte ?... Mais, en vérité, je suis fou de prendre sérieusement une plaisanterie... Voudriez-vous être le père du lâche fils qui épouserait la maîtresse d'un prince ?

LE PRÉSIDENT

Bien plus, sans mes cinquante ans, je l'épouserais moi-même ; voudrais-tu être le fils d'un si lâche père ?

FERDINAND

Non, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel.

LE PRÉSIDENT

Voilà, sur ma parole, une insolence rare, et que je ne pardonne qu'à cause de sa rareté.

FERDINAND

Oh ! mon père, je vous en supplie, ne me laissez pas plus longtemps dans un pareil doute.

LE PRÉSIDENT

Eh bien, alors, passe du doute à la certitude ; j'ai résolu que tu épouserais lady Mylfort, et tu l'épouseras.

FERDINAND

Mais, en vérité, si je commettais une pareille action, dites-moi, mon père, de quel front oserais-je paraître devant le plus misérable ouvrier, qui, s'il ne possède ni or, ni argent, ni bijoux,

possède au moins sa femme tout entière ? De quel front oserais-je me montrer devant le monde, devant le prince et devant cette lâche courtisane elle-même, qui, sans laver la honte imprimée sur son front, aurait souillé mon honneur ?

LE PRÉSIDENT

Mais, je vous le demande, d'où sort-il, et où diable va-t-il prendre tout cela ?

FERDINAND

Oh ! au nom du ciel et de la terre, mon père, je vous en conjure !... l'abjection où vous voulez réduire votre fils ne saurait vous rendre aussi heureux qu'elle le rendra malheureux... Mon père, pour votre ambition, demandez-moi ma vie, et je vous donne ma vie si elle peut vous faire monter un degré de plus de l'échelle de la fortune ; ma vie, je la tiens de vous, et je n'hésiterai pas un instant à vous la sacrifier... Mais, quant à mon honneur, je le tiens de mes aïeux, qui le tenaient de leurs ancêtres ; je le tiens de trois cents ans de gloire et de loyauté ; je le défendrai donc contre le monde entier, et même contre vous, mon père !

LE PRÉSIDENT, changeant complètement de manière,  
et frappant avec satisfaction sur l'épaule de son fils

Bravo, mon cher Ferdinand ! à présent, je vois que tu es non-seulement un cœur loyal, mais encore un esprit ferme, un homme, enfin, digne de la plus noble femme du duché... Cette après-midi, tu seras fiancé avec la comtesse d'Ostheim.

FERDINAND

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! cette heure était donc prédestinée à m'écraser ?...

LE PRÉSIDENT

Qu'en dis-tu, Ferdinand ? Ton honneur n'a plus rien à objecter, je l'espère ?

FERDINAND

Oh ! non, certes, mon père... Frédérique d'Ostheim est une chaste jeune fille, un de ces rares miroirs où le Seigneur peut refléter son divin visage, car aucun souffle humain ne l'a terni ;

non, certes !... et Frédérique d'Ostheim, je le dis hautement, peut faire la gloire de l'homme le plus exigeant sur le point d'honneur.

LE PRÉSIDENT

Eh bien, Ferdinand, j'attends l'expression de ta reconnaissance...

FERDINAND, lui prenant la main

Mon père, votre bonté m'est un poignant reproche pour tout ce que je vous ai dit tout à l'heure... Mon père, recevez mes remerciements les plus sincères pour vos tendres intentions à mon égard... Mon père, je le dis à la face du ciel, votre choix est irréprochable ; mais je ne puis... Mon père, plaignez moi, je ne puis aimer la comtesse...

LE PRÉSIDENT

Ah ! je te tiens donc maintenant, mon jeune maître ! et, si rusé renard que tu sois, tu t'es laissé prendre au piège... Ainsi, ce n'était pas ce prétendu honneur exalté si haut qui t'empêchait d'épouser lady Mylfort, ce n'était point la mariée qui te répugnait : c'était le mariage.

FERDINAND

Oh ! mon Dieu ! que veut dire cela ?

LE PRÉSIDENT

Cela veut dire, monsieur, que vous êtes annoncé chez milady, que le prince a ma parole, que la ville et la cour sont déjà instruits de ce mariage... Cela veut dire que, si je ne vois pas, je devine la cause de vos refus, et que, d'ailleurs, pour ne plus conserver aucun doute sur cette cause, je n'ai qu'à écouter certains bruits qui m'arrivent de si bas, qu'ils ne sont pas montés jusqu'à mon oreille... Mais prenez garde, mon fils ! je puis me baisser, et alors...

FERDINAND

Mon père !...

LE PRÉSIDENT

Alors, si je viens à toucher du doigt l'obstacle infime qui se place entre moi et mon but, je le briserai. Mais assez là-dessus.

La parade commence : aussitôt le mot d'ordre donné, vous irez chez milady... Prenez garde !... je l'ordonne, je le veux...

(Il sort.)

FERDINAND

Ah ! est-ce bien la voix de mon père que j'ai entendue ?... Il veut... Eh ! oui, j'irai chez elle, et je lui mettrai devant les yeux un miroir ! et, quand tu t'y seras vue, lady Mylfort, si tu désires encore ma main, si tu veux encore devenir ma femme... Oh ! en face de la noblesse, en face des troupes, en face du peuple, viens armée de tout l'orgueil de ton Angleterre... et je te repousserai, moi, au nom du chaste honneur de notre belle Allemagne !...

(Il sort.)



ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

*Le boudoir de lady Mylfort.*

Scène première

Lady Mylfort, au piano ; Sophie, à la fenêtre.

Lady Milfort laisse aller ses doigts sur les touches ;  
elle est en négligé du matin.

SOPHIE, quittant la fenêtre

Madame, les officiers se séparent ; la parade est finie.

LADY MYLFORT

Et lui ?

SOPHIE

Il n'est pas venu.

LADY MYLFORT

Il n'est pas venu ! (Elle se lève.) En vérité, Sophie, je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, et j'éprouve des impatiences étranges. – Il n'est pas venu ?...

SOPHIE

Non, madame.

LADY MYLFORT

Et tu ne l'as pas même vu passer sur la place d'Armes ?

SOPHIE

Non.

LADY MYLFORT

C'était pourtant son devoir d'être à cette parade, puisqu'il est major des gardes. Il est vrai qu'il sait que mes fenêtres donnent sur la place. N'importe ! il eût pu venir, quitte à ne point regarder de mon côté. Je l'eusse vu, moi, du moins. (Elle soupire.) En vérité, j'ai le cœur oppressé, comme si c'était un grand malheur que d'être un jour sans voir M. de Walter !

SOPHIE

Madame, la journée n'est pas écoulée encore ; à peine est-il

midi.

LADY MYLFORT

Il n'est pas midi ?... Mon Dieu ! que les heures sont longues !  
– Sophie !...

SOPHIE

Madame !...

LADY MYLFORT

Appelle le piqueur, ordonne-lui de seller pour moi le cheval le plus fougueux de l'écurie ! Il faut que je sorte, que je respire le grand air, que je voie la campagne, le ciel, de grands horizons !... J'étouffe dans cette chambre !

SOPHIE

Si vous vous sentez souffrante, madame, réunissez du monde ici ; permettez au duc de tenir table ouverte chez vous ; faites placer devant votre sofa la table de jeu. Oh ! si j'étais lady Mylfort, si j'étais certaine comme vous l'êtes, madame, qu'un signe de moi suffît pour cela, je voudrais voir le duc et toute la cour à mes ordres, au moindre caprice qui me passerait par la tête.

LADY MYLFORT, se jetant sur un sofa

Épargne-moi, je t'en prie ! Bien loin de désirer le voir, bien loin d'essayer de rapprocher de moi ses courtisans... écoute, Sophie, je te donne un diamant pour chaque heure où tu pourras me débarrasser de lui et d'eux. Oh ! dois-je emplir mes appartements de tout ce misérable monde qu'on appelle une cour ? Oh ! les pitoyables créatures, mon Dieu ! Et que tu connais peu ces hommes, au cœur lâche et complaisant, qui s'épouvantent dès qu'une parole bouillante m'échappe, dès qu'une idée généreuse me vient, et qui ouvrent une bouche et des yeux effrayés comme s'ils voyaient passer un fantôme ! marionnettes, dont je manie le fil aussi facilement que celui de mon filet !... Que veux-tu que je devienne, moi, la femme de la fantaisie et de l'indépendance, au milieu de tous ces automates dont les âmes marchent avec la même régularité que leurs montres ? Puis-je éprouver quelque intérêt à leur adresser une question, quand je sais d'avance la

réponse qu'ils vont me faire ; ou la curiosité d'échanger des paroles avec eux, quand je sais qu'ils n'auront pas le courage d'être d'une autre opinion que la mienne ? Oh ! fi d'eux ! Le beau plaisir que de monter un cheval qui ne ronge pas son frein !

SOPHIE

Oh ! des portraits que vous venez de tracer, madame, vous excepterez cependant Son Altesse, c'est-à-dire l'homme le plus beau, le plus passionné, le plus spirituel de tous ses États.

LADY MYLFORT

Oui, parce que ses États sont à lui ! En vérité, je te le dis, Sophie, il n'y a que ce pouvoir souverain qu'il tient de sa naissance qui puisse me donner une excuse, non pas à mes propres yeux, mais aux yeux du monde ! Tu dis que je fais envie, pauvre fille !... Dis, au contraire, que je dois faire pitié.

SOPHIE

Oh !

LADY MYLFORT

Oui ; car, de tous ceux qui s'abreuvent du sein d'une majesté, la favorite est la plus à plaindre ; la favorite est la plus mal partagée, car elle seule au fond du cœur du prince découvre les misères de l'homme. Il est vrai qu'il peut, avec ce talisman de la puissance que lui a légué son père, faire surgir de terre, comme un palais magique, chaque caprice de son esprit. Il est vrai qu'il peut réunir sur sa table les fruits les plus savoureux des deux Indes ; il est vrai qu'il peut changer un désert aride en un jardin enchanté... Mais peut-il ordonner à son cœur de battre avec noblesse et avec ardeur contre un cœur noble et ardent ? Peut-il faire naître dans son cerveau une de ces pensées sublimes, comme Dieu en a laissé tomber à pleines mains sur le front de nos divins poètes ? Non, non, il ne peut rien de tout cela ! c'est-à-dire rien de ce que j'ambitionne, rien de ce que j'envie, rien de ce qui fait la gloire de la maîtresse ! Oh ! si, au lieu d'être enchaînée à ce prince ignoré, perdu dans l'ombre de sa propre grandeur, j'eusse aimé quelqu'un de ces hommes à qui Dieu a mis au front,

au lieu d'une couronne d'or, une couronne de lauriers, l'avenir le plus lointain aurait su qu'une autre Béatrix, ou une nouvelle Laure avait existé !

SOPHIE

Combien y a-t-il donc de temps que je vous sers, milady ?

LADY MYLFORT

C'est parce que tu n'apprends à me connaître que d'aujourd'hui que tu me fais cette question, n'est-ce pas ? Eh bien, apprend donc une chose : c'est que je n'ai jamais compris mon cœur dans un honteux marché. De sorte que, quoique ma personne soit souillée, mon cœur, demeuré libre et fier, est peut-être encore digne d'un honnête homme. Oui, oui, Sophie, l'air empoisonné de la cour a glissé sur le cœur, comme le souffle glisse sur un miroir. Et, crois-moi, j'eusse depuis longtemps déjà abandonné ce pauvre prince, si j'avais pu obtenir de mon ambition qu'elle cédât la place à une rivale.

SOPHIE

Oh ! madame, madame ! je n'aurais pas cru que la bouche d'une femme pût jamais laisser échapper de pareilles vérités !

LADY MYLFORT

Et pourquoi cela, chère Sophie ? Est-ce qu'on ne voit pas, à la manière dont nous tenons le sceptre, nous autres femmes, que nous ne sommes que des enfants habitués à tenir des hochets ? N'as-tu pas deviné que toutes ces fantaisies capricieuses, que cette soif incessante de plaisirs, n'étaient rien autre chose que des moyens d'étouffer dans mon cœur le seul désir que je n'avoue jamais, parce qu'il le remplit sans cesse ?

SOPHIE

Milady !

LADY MYLFORT

Ô Sophie, Sophie ! quel jour que celui où il me dira que les larmes qui tremblent à mes paupières sont plus brillantes que les diamants qui étincellent dans mes cheveux ! Oh ! le jour où il me dira cela, je jetterai aux pieds du prince son cœur et sa princi-

pauté, et je fuirai, avec Walter, jusqu'au fond des déserts les plus reculés, jusqu'aux dernières limites de ce monde !

SOPHIE

Que dites-vous là, madame !

LADY MYLFORT

Des choses qui font pâlir d'effroi, n'est-ce pas ?... Eh bien, puisque j'ai commencé la confiance, il faut que je l'achève ; puisque ma bouche n'a pu se taire, il faut que je ferme à jamais la tienne par une confiance sans réserve. Écoute donc encore, écoute tout.

SOPHIE

Par grâce, madame, pas un mot de plus !

LADY MYLFORT

Ce mariage avec le major, ce mariage que l'on croit une intrigue de cour ; cette combinaison que l'on attribue au cerveau inventif du président, eh bien, Sophie, c'est l'ouvrage de mon amour !

SOPHIE

Oh ! j'en avais le pressentiment !

LADY MYLFORT

Ils se sont laissé tromper tous, Sophie ! Le faible prince, le rusé courtisan, le sot maréchal, chacun d'eux en particulier, et tous ensemble jureraient que c'est le moyen le plus infaillible de me conserver au duc, et d'ajouter un nouveau lien à tous ceux qui nous enchaînent. Oh ! trompeurs trompés ! fins diplomates, fins courtisans, joués par une femme ! vous m'amenez celui que je cherche, vous poussez dans mes bras celui que mes bras attendent tout ouverts ! vous m'ordonnez de faire semblant d'aimer celui que j'aime à lui donner mon sang ! Bien, bien ! qu'il consente seulement à devenir mon époux, et alors, à tout jamais, adieu à cette infâme puissance que je maudirais éternellement si ce n'était elle qui me rapproche de lui !

SOPHIE

Silence, silence, madame, au nom du ciel ! on vient !...

## Scène II

Les mêmes, un vieux serviteur du prince, portant un écrin.

LE VALET

Son Altesse sérénissime présente ses hommages à milady, et lui envoie ces diamants, qui arrivent à l'instant même de Venise.

LADY MYLFORT, ouvrant l'écrin

Oh !

LE VALET

Ils sont beaux, n'est-ce pas ?...

LADY MYLFORT

Combien le duc a-t-il payé ces diamants ?

LE VALET

Payé !... Ils ne lui coûtent pas un denier, mylady.

LADY MYLFORT

Comment ! Es-tu fou ? Pourquoi me regardes-tu donc ainsi ?... Ces diamants, d'une valeur inestimable, ne lui coûtent rien, dis-tu ?...

LE VALET

Hier, sept mille enfants du pays sont partis pour l'Amérique. Ce sont ceux-là qui ont payé ces diamants, et non pas le prince.

LADY MYLFORT

Oh !... (Elle jette les diamants sur la table et se promène vivement, puis s'arrête devant le valet de chambre.) Qu'as-tu, mon ami ? Je crois que tu pleures.

LE VALET

J'avais deux fils, madame, parmi ceux qui sont partis.

LADY MYLFORT

Mais aucun d'eux n'a été forcé ?

LE VALET

Oh ! non, non, milady ! Tous étaient de bonne volonté. Quelques étourdis sortirent bien des rangs, et demandèrent au colonel combien le prince vendait le sang des hommes ; mais alors...

LADY MYLFORT

Alors ?

LE VALET

Alors, il y eut un changement de marche ! On dirigea les régiments vers la place d'Armes, et, là, on fusilla ceux qui avaient fait cette indiscreète question. Nous entendîmes la fusillade ; nous vîmes le sang jaillir de leurs blessures ; ils tombèrent mourants ou morts, et toute l'armée s'écria : « Vive notre bon prince !... Partons pour l'Amérique !... »

LADY MYLFORT

Oh ! Dieu ! Dieu tout-puissant !... Et je n'ai rien remarqué, rien entendu, rien appris !

LE VALET

Ô noble dame ! pourquoi étiez-vous précisément à la chasse avec notre seigneur lorsqu'on donna le signal du départ ? Vous n'eussiez cependant pas dû négliger ce glorieux spectacle ! Il y avait là des orphelins qui suivaient un père vivant encore. Il y avait là des mères désolées qui présentaient leurs enfants aux baïonnettes des soldats. Il y avait là des fiancés que l'on séparait de leurs fiancées à coups de sabre... C'étaient des cris, des sanglots, des imprécations !...

LADY MYLFORT

Ô mon Dieu ! mon Dieu !

LE VALET

Mais, pendant tout cela, des roulements de tambour, sans doute pour empêcher celui qui est là-haut d'entendre ce qui se faisait en bas.

LADY MYLFORT

Oh ! loin de moi ces pierreries ! Le feu dont elles brillent est plus dévorant pour mon cœur que ne le serait celui de l'enfer ! Oh ! calme-toi, calme-toi, pauvre vieillard !... Tu les reverras, tes fils, ils reviendront !

(Elle va à la cheminée.)

LE VALET

Le ciel le sait ! En attendant, à la porte de la ville, ces malheureux se retournèrent en criant : « Dieu soit avec vous, femmes et enfants ! vive notre souverain !... Au jour du jugement dernier,

il sera parlé de tout ceci !... »

LADY MYLFORT

Oh ! affreux !... affreux !... Moi à qui l'on osait dire que j'avais séché toutes les larmes du pays ! – Va, mon ami ! (Le valet veut sortir, elle lui met sa bourse dans la main.) Va, et prends cette bourse, puisque tu es le premier qui m'ait dit la vérité.

LE VALET, rejetant la bourse sur la table

Mettez-la avec le reste !

(Il sort.)

LADY MYLFORT

Sophie, Sophie ! cours après lui ! demande-lui son nom !... Oh ! j'en jure Dieu ! ses fils lui seront rendus !... (Sophie sort.) Suis-je assez humiliée ! suis-je assez punie !

SOPHIE, rentrant

Il n'a pas voulu me répondre, madame.

LADY MYLFORT

C'est bien ! Tu t'informerás !... Écoute : le bruit n'a-t-il pas couru dernièrement que le feu avait dévoré une ville des frontières, et réduit à la mendicité plus de quatre cents familles ?

SOPHIE

Pourquoi pensez-vous à cela, madame ?

LADY MYLFORT

Était-ce vrai ? Je te le demande !

SOPHIE

Hélas ! oui. Et la plupart de ces malheureux sont entrés chez leurs créanciers comme domestiques, ou creusent les mines d'argent du prince.

LADY MYLFORT

Sophie, tu porteras cette parure chez mon bijoutier. Qu'il en fasse de l'argent le plus vite possible ; et que cet argent soit distribué aux quatre cents familles incendiées !

SOPHIE

Milady, songez-vous à quoi vous vous exposez ?...

LADY MYLFORT

Tout ! oh ! tout, plutôt que de porter dans mes cheveux la



malédiction de tout un peuple !

SOPHIE

Mais des pierreries comme celles-là, madame ! Vous en avez de moins précieuses !

LADY MYLFORT

Sophie, Sophie ! les pleurs de joie qu'elles feront couler auront plus de prix aux yeux du Seigneur que toutes les perles et tous les diamants du monde !

### Scène III

Les mêmes, un domestique.

LE DOMESTIQUE

Monsieur le major de Walter !

LADY MYLFORT

Oh ! mon Dieu !

SOPHIE

Vous pâlissez !...

LADY MYLFORT

Oh ! c'est la première fois que j'éprouve un pareil frissonnement. Dites que je suis indisposée... Non, non, ne dites pas cela ! Moi qui l'appelais avec toutes les voix de mon cœur !... Il vient, et, quand il est là, j'hésite, je tremble. Dites-moi : c'est bien le major de Walter, le fils du président, n'est-ce pas ?...

LE DOMESTIQUE

Oui, madame.

LADY MYLFORT

Quel visage a-t-il ?... semble-t-il joyeux ou triste ?... Oh ! en vérité, Sophie, je suis affreuse...

LE DOMESTIQUE

Dirai-je à M. le major que madame ne peut le recevoir ?...

LADY MYLFORT

Non, au contraire, qu'il soit le bienvenu. (Le valet sort.) Oh ! que lui dire ? de quel air le recevoir ? Je ne trouverai pas une parole à lui répondre ! Tu me quittes, Sophie ? Reste. Mais non, tu as raison ; il vaut mieux... Oh ! je n'oserai jamais !... Reste,

Sophie, reste !

SOPHIE

Chut, madame ! il est déjà là !

Scène IV

Les mêmes, Ferdinand.

FERDINAND

Je vous interromps, madame...

LADY MYLFORT

Oh ! en rien d'important, monsieur ; vous le voyez, j'étais là à ma toilette.

FERDINAND

Madame, je viens sur l'ordre de mon père.

LADY MYLFORT

Je suis obligée à votre père, monsieur le major.

FERDINAND

Je viens pour vous dire que nous nous marions, à ce qu'il paraît.

LADY MYLFORT

Et c'est l'ordre seul de votre père qui vous amène, monsieur ?...

FERDINAND

L'ordre seul de mon père, madame.

LADY MYLFORT

Ainsi, votre cœur n'est pour rien dans la démarche que vous faites en ce moment ?

FERDINAND

Madame, les ministres et les entremetteurs n'ont point l'habitude de s'informer de ces choses-là...

LADY MYLFORT

Et personnellement, vous, vous n'avez rien à ajouter, monsieur le major ?

FERDINAND

Oh ! si fait, madame, beaucoup, au contraire !

LADY MYLFORT, faisant signe à Sophie de sortir  
Oserai-je vous inviter à vous asseoir sur ce sofa ?...

FERDINAND, saluant, mais restant debout

Beaucoup de choses peuvent se dire en peu de mots. Je serai  
bref, milady.

LADY MYLFORT, avec dignité

Faites à votre guise, monsieur, j'attends.

FERDINAND

Milady, je suis homme d'honneur.

LADY MYLFORT

Personne n'en doute, monsieur.

FERDINAND

Gentilhomme.

LADY MYLFORT

Il n'y en a pas de meilleur dans tout le duché.

FERDINAND

Et, de plus, officier.

LADY MYLFORT

Vous n'indiquez là que des avantages qui vous sont communs  
avec d'autres ; pourquoi n'en faites-vous point valoir qui vous  
soient personnels ?...

FERDINAND

À quoi bon ici, madame ?

LADY MYLFORT

Monsieur, que dois-je penser de cet étrange préambule ?...

FERDINAND

Que l'honneur est un obstacle insurmontable, madame, aux  
choses qui ne sont pas honorables.

LADY MYLFORT

Monsieur le major ! que signifie ce langage, je vous prie ?...

FERDINAND

Ce langage est celui que vous parlent à la fois mon cœur, mon  
blason et mon épée. Je regretterais d'avoir besoin de vous l'ex-  
pliquer.

LADY MYLFORT

Cette épée, c'est le prince qui vous l'a donnée.

FERDINAND

C'est-à-dire l'État, par les mains du prince. Mon blason, je l'ai reçu de mes ancêtres. Quant à mon cœur, il me vient de plus haut, car il me vient de Dieu. Eh bien, je rendrai mon cœur à Dieu, mon blason à mes descendants, mon épée à la patrie, purs comme je les ai reçus !

LADY MYLFORT

Cependant, monsieur, si le duc...

FERDINAND

Le duc est bien puissant, madame !... Cependant, mes actions sont une monnaie que je défie de frapper au coin de sa volonté, lorsque cette volonté ne sera pas la mienne ! Lui-même n'est pas au-dessus des lois de l'honneur ; il peut jeter aux épaules de la honte un manteau d'hermine, voilà tout ; mais l'honneur, resté nu, n'en brillera que mieux.

LADY MYLFORT

Oh ! monsieur le major, je n'ai point mérité cela !

FERDINAND, lui prenant la main

Pardonnez-moi, madame ; j'ai été trop loin peut-être... Mais nous sommes seuls ici, nous nous expliquons sans témoins, et la circonstance qui nous réunit, pour une seule fois, et qui jamais ne se rencontrera plus... m'autorise... je dirai plus, me force, à mettre au jour, devant vous, mes sentiments les plus secrets... Écoutez-moi donc, milady !

LADY MYLFORT

Je vous écoute, monsieur...

FERDINAND

En vérité, je ne puis comprendre qu'une femme douée, comme vous l'êtes, de tant de qualités, qu'un homme eût appréciées et payées de son amour, ait pu s'abandonner aux désirs d'un prince qui ne sait admirer en elle que sa beauté ; et que, dans cette position étrange, cette femme n'ait pas honte d'offrir sa main à un gentilhomme !

LADY MYLFORT

C'est la première fois, Walter, qu'on ose me tenir un pareil langage ; et vous êtes le seul homme qui, me l'ayant tenu, puisse obtenir de moi une réponse. Que vous refusiez ma main, je vous en estime davantage ; que vous brisiez mon cœur, je vous le pardonne... Mais que vous me mettiez aussi bas dans votre esprit que vous le dites... je n'en crois rien ! Celui qui offense de cette façon une femme, quand il sait qu'à cette femme il n'est besoin que d'une nuit pour se perdre, celui-là est insensé... ou suppose à cette femme une âme bien généreuse. Vous me rendez responsable de la ruine du pays !... Que le Dieu tout-puissant qui mettra un jour face à face le prince, vous et moi, vous pardonne un pareil appel à la vengeance céleste ! Maintenant, vous me demandez d'où je viens et qui je suis ; eh bien, je vais vous le dire.

(Elle se lève.)

FERDINAND

À mon tour, je vous écoute, madame !

LADY MYLFORT

Oui, oui, écoutez-moi ; car vous allez entendre ce que vous seul aurez entendu, et ce qu'aucun autre n'entendra jamais. Walter, je ne suis point l'aventurière inconnue que vous voyez en moi, et que vous avez cru écraser sous cette simple question : « Qui êtes-vous ? d'où êtes-vous ? » Qui je suis ? Je vais vous le dire. D'où je viens ? Vous le saurez, Walter. Je suis de cette malheureuse race qui se sacrifia pour Marie l'Écossaise, Walter ; je suis du sang princier des Norfolk !... Je n'en suis tombée que plus bas, étant venue de plus haut. Aussi vous dis-je cela, non pour m'excuser, mais pour vous répondre : « Voilà qui je suis ; voilà d'où je viens. » (Elle se lève.) Mon père, premier chambellan du roi d'Angleterre, fut accusé d'entretenir des relations criminelles avec la France, condamné à mort par arrêt du parlement, et décapité... Attendez : l'arrêt portait que tous nos biens seraient confisqués au profit de la couronne... Ils le furent. L'arrêt portait que nous serions bannies ! Seulement, ma mère, plus heureuse

que moi, mourut le jour même où elle quitta l'Angleterre ; et moi, deux fois orpheline en huit jours, moi, pauvre jeune fille de quatorze ans, je gagnai l'Allemagne avec ma gouvernante, n'ayant sauvé, de ce naufrage où avait sombré notre immense fortune, qu'une cassette contenant quelques bijoux précieux et cette croix de famille, que ma mère passa à mon cou en me donnant sa dernière bénédiction.

FERDINAND

Oh ! milady !...

LADY MYLFORT

Attendez, attendez encore !... Malade, sans nom, sans appui, sans fortune ; étrangère au pays comme aux hommes, j'arrivai à Hambourg. Hélas ! au temps de ma haute fortune, je n'avais rien appris qu'un peu de français, de musique et de dessin. En effet, qu'avait besoin de savoir autre chose celle qu'on servait dans de la vaisselle d'or, celle qui dormait sous des couvertures de brocart, celle qui n'avait qu'à faire un signe pour voir accourir des valets empressés à satisfaire ses moindres fantaisies ? Six ans se passèrent dans les larmes. Alors, ma destinée amena votre duc à Hambourg. Deux jours auparavant, ma gouvernante était morte. La veille, j'avais vendu mon dernier bijou... Le matin même de son arrivée, je me promenais au bord de l'Elbe, je regardais le fleuve, je suivais de l'œil son cours rapide, et je me demandais laquelle était la plus profonde, de ma douleur ou de son eau !... Le duc me vit en ce moment !... Par malheur, il me restait encore de quoi vivre un jour... Je remis ma mort au lendemain... et je rentrai chez moi sans m'apercevoir que j'étais suivie... Le soir, le duc était à mes pieds, ayant appris tout ce que je viens de vous dire, et me jurant qu'il m'aimerait ! Que voulez-vous, Walter ! à sa voix pleine de séduction et de promesses, tous les souvenirs dorés de mon enfance se réveillèrent. J'allais mourir... À vingt ans, on ne meurt pas sans regrets... Je me rattachai à la vie ! Mon pauvre cœur isolé brûlait de trouver un autre cœur... Je m'abandonnai au sien, et je cédaï à l'espérance, croyant céder à

l'amour... Et maintenant que vous savez tout, Walter, accusez-moi, jugez-moi, condamnez-moi !...

FERDINAND

Oh ! milady ! milady ! qu'ai-je entendu ! Oh ! c'est moi qui suis le coupable ! c'est moi qui suis devant mon juge ! c'est moi qui attends mon pardon ! Mais, je le sens bien, vous ne me pardonnerez jamais.

LADY MYLFORT

Et cependant l'illusion ne fut pas longue ! Le sang des Norfolk se révoltait en moi !... Il me criait que je ne pouvais me faire pardonner mon abaissement qu'à force de bienfaits répandus ! Alors, je voulus être la femme que vous me reprochez de ne pas être, Walter : l'ange gardien de ce pauvre peuple, dont les grands, les courtisans et les favorites faisaient, à l'envi, leur victime... J'appelai alors à mon aide tout ce que la nature avait mis en moi de ressources : esprit, beauté, coquetterie. Les grands reconnurent mon influence, les courtisans s'inclinèrent devant moi, les favorites disparurent pour me faire place. Alors, Walter, alors, pour la première fois, ta patrie sentit qu'une main humaine avait pris les guides de sa destinée, et, respirant avec plus de liberté, s'abandonna avec plus de confiance. Hélas ! pourquoi faut-il que mon malheur me force à produire mes vertus mystérieuses et cachées devant le seul homme dont j'eusse désiré être connue, sans avoir besoin de me faire connaître !... Walter, ce n'est pas ma faute si je n'ai point tout appris. Ne semble-t-il pas aux hommes que Dieu lui-même, cette suprême justice, cette suprême bonté, ne semble-t-il point, quelquefois, que Dieu ignore ce qui se passe sur la terre ? Walter, j'ai ouvert les cachots ; Walter, j'ai abrégé l'affreuse perpétuité des galères ; Walter, j'ai déchiré des arrêts de mort au moment où la victime mettait le pied sur la première marche de l'échafaud. Dans des plaies que je ne pouvais guérir, j'ai versé le baume de l'espérance. J'ai, en m'imposant cet éternel sourire que les princes veulent voir aux lèvres de tous ceux qui les entourent, souvent couché dans la

poussière les puissants qui croyaient leur puissance éternelle. J'ai parfois, enfin, avec une larme tremblante à la paupière de la courtisane, sauvé le cœur déjà perdu de l'innocence. Oh ! Walter, Walter, que ce rôle était doux pour moi ! avec quelle fierté mon cœur, dans de pareils moments, repoussait les reproches de ma naissance princière ! Et, maintenant, maintenant, vient l'homme que mon destin lassé devait me garder comme compensation à toutes mes douleurs, l'homme que j'attirais à moi dans les désirs ardents de mes rêves, l'homme que je croyais une chimère de mon cœur, et qui cependant était une vivante réalité !... Et voilà que cet homme, mon seul bonheur, ma seule espérance, ma seule joie, voilà que cet homme me repousse, me méprise, me maudit ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que réservez-vous donc là-haut à la pauvre créature à qui vous faites subir ici-bas de si cruelles épreuves ?...

FERDINAND

Oh ! c'en est trop, c'en est trop, milady ! Vous deviez vous justifier d'une accusation, et vous faites de moi un coupable !... À votre tour, épargnez-moi, je vous supplie !

LADY MYLFORT

Non, non, tu es venu chercher une explication, il faut que tu l'obtiennes tout entière ! tu es venu arracher le voile de la courtisane ; la courtisane t'a montré l'héroïne d'abord ; il faut que, maintenant, elle te montre la femme ! Walter, Walter, écoute ce qui me reste à te dire ! Si, du fond de l'abîme où elle est tombée, poussée par cette destinée fatale, par cette nécessité aux bras de fer, contre lesquelles viennent se briser les âmes les mieux trempées ; si, du fond de cet abîme, une malheureuse, attirée par une puissance irrésistible, s'élançait vers toi avec un cœur plein d'amour, Walter, et que tu prononçasses encore ce cri terrible d'honneur ! Walter, si cette malheureuse, accablée par le sentiment de sa honte, mais héroïquement relevée par le cri de la vertu, se jetait, non pas dans tes bras, mais à tes pieds ! si elle pouvait être sauvée par toi, rendue au ciel par toi ! ou, si, repous-



sée par toi, elle devait, pour fuir ton image, et obéissant au terrible conseil de la folie, se rejeter plus avant qu'elle n'a fait encore dans les profondeurs du vice ! Walter, ne tiendrais-tu pas la main à cette femme ? Walter, prendrais-tu sur toi la responsabilité de son désespoir ?...

FERDINAND

Oh ! non, non ! par le Dieu tout-puissant, je ne saurais supporter cela ! Milady, milady ! relevez-vous ! il faut que je vous fasse un aveu.

LADY MYLFORT

Pas à présent, pas à présent. Par tout ce qu'il y a de plus sacré à cette heure terrible, où mon cœur saigne de mille coups de poignard ! pas à présent, car, si cet aveu ne devait pas achever de me tuer, tu l'eusses déjà fait. Oh ! non, je n'ose pas ; je ne veux pas t'entendre !

FERDINAND

Et cependant, madame, il le faut ! ce que je vais vous dire adoucira ma faute ; ce que vous allez apprendre sera l'excuse du passé. Je me suis mépris sur vous, milady ; je m'attendais à vous trouver digne de mon mépris ; je le désirais même. Je suis venu ici, résolu à vous offenser, décidé à mériter votre haine. Heureux tous deux, madame, si ce plan de guerre eût réussi ! J'aime, madame, j'aime non pas une brillante duchesse, mais une modeste fille de la bourgeoisie... Louise, la fille du musicien Miller !... Oh ! madame, je sais où je me précipite ; mais, si la prudence ordonne à la passion de se taire, l'honneur parle plus haut que la prudence !... Madame, je suis le coupable, le seul coupable ! Élevée loin de moi, cette jeune fille n'eût jamais songé à moi. Je l'ai découverte dans son obscurité, j'ai été la chercher dans sa retraite ; le premier, j'ai troublé la paix dorée de son innocence ; j'ai bercé son cœur d'espérances chimériques ; j'ai livré son âme, pure et calme jusque-là, aux passions tumultueuses qu'elle n'eût jamais connues sans moi. Vous me rappellerez ma condition, ma naissance, les principes inflexibles de mon père ; à tout cela,

milady, je répondrai un seul mot : « J'aime ! » C'est un duel entre le préjugé et l'amour. Nous verrons lequel des deux restera sur la place !... Eh bien, eh bien, n'avez-vous rien à me répondre, milady ?...

LADY MYLFORT

Rien, monsieur, rien ; si ce n'est que vous entraînez dans l'abîme, vous, moi... et une troisième personne...

FERDINAND

Et une troisième personne !...

LADY MYLFORT

Nous ne pouvons être heureux l'un par l'autre ; il faut que nous soyons malheureux ensemble. Depuis ce matin, tout le monde sait que vous devez être mon époux : votre père lui-même l'a annoncé à tout le monde.

FERDINAND

Oh ! madame, madame ! pouvez-vous forcer la main sans le cœur ? voulez-vous enlever à une pauvre enfant celui qui est pour elle tout l'univers, séparer un homme d'une jeune fille qui est le monde entier pour cet homme ? Le pouvez-vous, milady, vous qui, tout à l'heure, étiez cette admirable, cette noble femme, plus grande par sa faute qu'aucune autre ne l'a jamais été par sa vertu ?

LADY MYLFORT

Et moi, je vous dis, monsieur le major, que je suis à cette heure l'objet de toutes les conversations de la résidence ; je vous dis que tous les yeux sont fixés sur vous et sur moi ; je vous dis que mon amour méprisé, repoussé, foulé aux pieds, pardonnerait peut-être, mais que mon orgueil se révolte et ne peut supporter un pareil outrage... Hier, il était temps encore ; ce matin, il est trop tard !... Vous étiez venu chercher la guerre ici, monsieur ; eh bien, la guerre ! la guerre !

FERDINAND

Oh ! j'aime mieux cela ! j'aime mieux cela ! et j'aurai plus de force contre vos menaces que contre vos larmes ! Merci, mada-

me, merci !

(Il sort.)

## QUATRIÈME TABLEAU

*Chez Miller.*

Scène première  
Madame Miller, puis Louise.

MILLER, entrant vivement

Je te l'avais prédit, femme !...

MADAME MILLER

Et quoi donc, mon Dieu ! quoi ?...

MILLER, jetant sa veste

Mon habit de cérémonie, lestement ! Voyons, il faut que je le devance ! Une chemise blanche, à manchettes ! Oh ! j'avais bien vu d'abord où tout cela mènerait !

MADAME MILLER

Mais, au nom de Dieu ! que se passe-t-il ?...

LOUISE, entrant

Oui, que se passe-t-il, mon père ? Dites...

MILLER

Ce qui se passe ?... (Il se regarde dans le miroir.) Et ma barbe qui est longue d'un doigt !... Il se passe, femme, que Dieu ne sera pas juste, ou que tout retombera sur toi !

MADAME MILLER

Sur moi ! toujours sur moi !...

LOUISE

Ma mère ! ma mère ! du courage ! Mon père souffre beaucoup, puisqu'il dit de ces choses-là...

MADAME MILLER

Sur moi !...

MILLER

Oui, sur toi ! je le répète... Car, hier, je te l'ai dit : c'est ta rage que de parler du jeune baron. Tu en as parlé avec Wurm, et Wurm en a parlé avec le père !

LOUISE

Mon Dieu !

MADAME MILLER

Comment peux-tu savoir cela ? Dis...

MILLER

Comment je le sais ? Là, sous la porte de la maison, il y a un drôle qui guette, un drôle qui vient de chez le ministre, et qui demande le musicien.

MADAME MILLER

Je suis morte !

MILLER

Ah ! l'on a bien raison de dire : « Quand le diable a pondu un œuf dans un ménage, il en sort une jolie fille !... » Eh bien, maintenant, femme, vois-tu clairement ce dont il s'agit ?

MADAME MILLER

Mais d'où sais-tu qu'il est question de Louise ? Wurm m'avait promis de te recommander au duc. Peut-être l'a-t-il fait ; peut-être t'envoie-t-il chercher pour te donner une place à son théâtre.

MILLER

Que la peste t'étouffe ! À son théâtre, il y songe bien ! Dieu du ciel ! que va-t-il arriver ?

LOUISE

Mon père ! ma mère !... Oh ! pourquoi donc tremblé-je ainsi tout à coup ?...

MILLER

Mais que ce gratte-papier, que ce buveur d'encre se représente jamais à ma porte !... que je l'atteigne... soit en ce monde, soit en l'autre !... et, si je ne lui pile pas le corps avec l'âme... la chair avec les os !... qu'il n'y ait pas de miséricorde pour le vieux Miller au jour du jugement dernier !...

MADAME MILLER

Oui, jure et fais du bruit !... Tu sais bien qu'au lieu de chasser le diable d'une maison, les malédictions l'y attirent. Comment sortir de là, mon Dieu ? quel parti prendre ? que faire ?... Mais parle donc, père Miller !... parle donc !

MILLER

Que faire ?... Le sais-je plus que toi, ce qu'il y a à faire ? Oh !

tu savais tout cela avant moi ; tu aurais pu me faire un signe. Louise eût écouté nos conseils !... il en était temps encore... Mais non : au lieu d'éteindre cette flamme d'enfer, tu as encore été jeter du bois dessus, et maintenant... maintenant... moi, je prends ma fille sous mon bras et je passe la frontière avec elle.

## Scène II

Les mêmes, Ferdinand.

FERDINAND, se précipitant dans la chambre

Mon père est-il venu ici ?

LOUISE

Ah !...

MADAME MILLER

Le président ? C'en est fait de nous !

MILLER

Dieu soit loué ! voici la fête qui commence.

FERDINAND, prenant Louise dans ses bras

Oh ! ne crains rien, Louise ! tu es à moi, bien à moi !... et ni l'enfer ni le ciel ne nous sépareront !...

LOUISE

Ferdinand, nous sommes perdus ! tu as fait une question terrible : tu as demandé si ton père était venu ici !

FERDINAND

Rien, rien !... je n'ai rien dit ! Ne crains rien, c'est passé ! je te suis rendu. Ah ! laisse-moi reprendre haleine sur ton cœur... Oh ! ce fut une heure terrible, Louise ! Dieu te garde d'une heure pareille !...

LOUISE

Oh ! Ferdinand, tu me fais mourir !

FERDINAND

Comprends-tu, Louise, une heure pendant laquelle une autre figure a passé entre mon cœur et toi... où mon amour a pâli devant ma conscience... où Louise a cessé d'être tout pour Ferdinand !

LOUISE

Que dis-tu ?... que dis-tu ?...

FERDINAND

Oh ! regarde, lady Mylfort !... et dis-moi s'il est possible que j'égorge cet ange, que je mette l'enfer dans cette âme céleste !... Non, je veux la conduire devant le trône de Dieu comme mon épouse en ce monde et dans l'autre ! et Dieu jugera entre le père et le fils. Oh ! relève-toi, bien-aimée ! Bien-aimée, reprends courage !... car je reviens victorieux du plus redoutable combat que j'aie jamais livré !

LOUISE

Ne me cache rien, Ferdinand ! Ferdinand, prononce, s'il le faut, l'effroyable sentence ! Tu as nommé ton père, tu as nommé lady Mylfort !... On a parlé du mariage prochain de cette femme avec un des premiers gentilshommes de la cour ! Cet homme, à qui on veut la faire épouser, comment se nomme-t-il ?

FERDINAND

Il se nomme Ferdinand de Walter.

LOUISE, avec calme

Eh bien, qu'ai-je donc ?... et pourquoi ai-je ressenti dans mon cœur une douleur comme si mon cœur se brisait ? Le vieillard qui est là me l'avait dit souvent, et je ne voulais pas le croire... (Se détournant de Walter et se jetant dans les bras de Miller.) Oh ! père !... père, voici ta fille qui te revient... Pardonne-lui !... pardonne-lui !... Hélas ! ce n'est pas sa faute si le rêve était si beau... et si maintenant le réveil est si terrible !...

MILLER

Louise, Louise ! ma fille, ma pauvre enfant !... Oh ! malédiction sur celui qui l'a séduite ! malédiction sur celle qui a aidé à la séduire !

MADAME MILLER, tombant aux genoux de Louise

Est-ce que je mérite cette malédiction, ma fille ?... Oh ! que Dieu vous pardonne, monsieur ; mais c'est vous qui tuez mon enfant !

FERDINAND

Mais quand je vous dis qu'elle est ma fiancée ; quand je vous dis qu'elle est ma femme ; quand je vous dis que, prince, père, maîtresse, tout se brisera devant ma volonté... Et, si vous en doutez, eh bien, à l'instant même, je vais tout dire au duc, et la lutte commencera.

LOUISE

Reste, reste, Walter ! Où vas-tu ?... Mon père, ma mère ! il nous abandonne à cette heure terrible !... Walter !...

MADAME MILLER

Le président va venir ici, monsieur de Walter. Il va venir, vous l'avez dit. Il maltraitera notre enfant, il nous maltraitera. Au nom du ciel, restez pour nous défendre ! Ne nous abandonnez pas, monsieur de Walter, ne nous abandonnez pas !

MILLER

Et pourquoi resterait-il ? A-t-il quelque chose à attendre d'elle ? ne lui a-t-elle pas donné tout ce qu'elle avait ? ne faut-il pas, maintenant, qu'elle lui donne sa vie ?...

FERDINAND

C'est bien ! je reste !... Oui, la puissance du président est grande ; mais ma volonté peut dépasser sa puissance ! Oui, l'autorité d'un père est sacrée ; mais, lorsqu'il se sert de son autorité pour commander un crime, on peut s'y soustraire ! Louise, viens ici ; Louise, ta main dans la mienne !... (Louise laisse tomber sa main sans rien dire.) Écoute bien mon serment : aussi vrai que Dieu, sur la miséricorde duquel je compte, ne m'abandonnera pas à mon dernier soupir, – l'instant qui séparera ces deux mains brisera en même temps le lien que la vie met entre l'homme et la création !

LOUISE

J'ai peur ! j'ai peur !...

FERDINAND

Louise ! Louise, reviens à toi ! Veux-tu que je te dise une chose que je n'ai dite à personne, une chose qui devrait rester



entre Dieu, mon père et moi ?... Louise, je sais un secret terrible... un secret qui, si je le disais tout haut, plierait à mes genoux cet homme que je ne veux pas appeler mon père !... Louise, par le Dieu vivant ! tu m'appartiens ! et ce n'est plus chez le duc que je cours, c'est chez M. de Walter !

## Scène III

Les mêmes, le président.

LE PRÉSIDENT

Et qu'allez-vous y faire, chez M. de Walter ?

FERDINAND

Vous ici, monsieur ?...

LE PRÉSIDENT

Où vous allez, ne puis-je venir ?

FERDINAND

Monsieur !...

LE PRÉSIDENT

Assez !... (À Miller.) Vous êtes le père ?...

MILLER

Miller, le musicien, oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT

Et vous, la mère ?

MADAME MILLER

Hélas ! oui, monsieur le président ; la mère de cette pauvre enfant.

FERDINAND

Monsieur Miller, emmenez votre fille, elle va se trouver mal.

LE PRÉSIDENT

Oh ! soin inutile ! Si elle se trouve mal, je me charge de la faire revenir, moi. (À Louise.) Depuis combien de temps connaissez-vous mon fils ?

LOUISE

Depuis le mois de novembre, M. de Walter nous fait l'honneur de venir ici.

FERDINAND

Depuis le mois de novembre, je l'aime.

LE PRÉSIDENT

Vous a-t-il fait quelque promesse ?

FERDINAND

Il y a un instant encore, celle de mourir si elle n'était pas à moi !

LE PRÉSIDENT

C'est bien ; votre tour viendra. (À Louise.) J'attends une réponse.

LOUISE

Il a promis de m'aimer...

FERDINAND

Et il tiendra son serment, sois tranquille, Louise !

LE PRÉSIDENT

Taisez-vous, monsieur !... Et avez-vous accepté cette promesse ?

LOUISE

Je lui en ai fait une semblable.

FERDINAND

L'alliance est conclue, vous le voyez.

LE PRÉSIDENT

Ciel et terre ! vous taisez-vous ! (À Louise.) Et il vous a toujours payé comptant ?

FERDINAND

Mon père !

LOUISE

Je ne comprends pas bien, monsieur.

LE PRÉSIDENT

Vous ne comprenez pas bien ? Nous jouons les ingénuités, à ce qu'il paraît. Je vais être plus clair : chaque métier mérite son salaire ; et je présume que ce n'est pas pour rien que vous attirez ici les fils de famille.

FERDINAND

Enfer ! Qu'avez-vous dit là ?...

LOUISE, avec dignité

Dès ce moment, M. de Walter, vous êtes libre.

FERDINAND

Mon père, la vertu commande le respect partout où elle se trouve !... Mon père, vous oubliez cette maxime que je ferai écrire en lettres d'or au-dessus de cette porte !

LE PRÉSIDENT

À merveille ! Ainsi, à votre avis, monsieur, le père doit respecter la maîtresse de son fils ?...

LOUISE

Ô Seigneur ! Seigneur !...

FERDINAND, tirant son épée

Mon père, vous m'avez donné la vie !... (Remettant son épée au fourreau.) Nous sommes quittes !... Prenez garde, maintenant !... car la dette de mon devoir filial est anéantie !

MILLER

Monsieur le président, ne prenez pas en mauvaise part ce que je vais vous dire ; mais celui qui insulte la fille donne un soufflet au père.

MADAME MILLER

Secourez-nous, Seigneur Dieu !

LE PRÉSIDENT

C'est bien ! dans un instant, vous aurez votre tour, monsieur l'entremetteur.

MILLER

Avec votre permission, monsieur le président, je m'appelle Miller, je suis musicien : je ne me mêle pas d'affaires de galanterie, et ne compte pas m'en mêler tant que les gens de la cour en auront le privilège.

MADAME MILLER

Au nom du ciel, tais-toi ! Tu tues ta femme et ton enfant.

FERDINAND

Mon père, vous jouez ici un rôle pour lequel vous auriez dû au moins vous priver de spectateurs.

MILLER

Monsieur le président, vous administrez le pays, et moi, j'administre ma famille : vous êtes maître dans votre palais, et moi, je le suis dans ma pauvre maison. Si, dans votre palais, quelqu'un vous insulte, vous le faites mettre à la porte... et, sauf le respect que je vous dois...

LE PRÉSIDENT

Hum ! qu'est-ce que cela ?

MILLER

Eh bien, moi, j'en fais autant dans ma maison.

LE PRÉSIDENT

Ah ! drôle ! voilà un avertissement qui te coûtera cher ! Qu'on aille chercher les gens de justice !

MADAME MILLER

Oh ! mon Dieu ! monsieur le président... grâce pour lui !... grâce pour nous !

LE PRÉSIDENT

Le père dans une maison de correction ! la mère au pilori avec la fille !

LOUISE

Ah !...

(Elle tombe évanouie.)

FERDINAND

Mère, prends soin de ta fille ! (Il s'avance vers le président avec le plus grand calme.) Mon père, si vous avez quelque affection, non pas pour moi, mais pour vous-même, mon père, pas de violence !... Il y a une région de mon cœur où n'a jamais retenti le nom de père... Ne me refoulez point jusque-là !

LE PRÉSIDENT

Malheureux ! tais-toi, et ne m'irrite pas davantage !... (Les gens de justice entrent.) Entrez, vous autres !

MADAME MILLER

Les gens de justice !

LOUISE, poussant un dernier cri

Ah !

(Elle tombe complètement évanouie.)

FERDINAND

Louise !... au secours !... sauvez-la... mon Dieu ! sauvez-la...

LE PRÉSIDENT

Main-forte au nom du duc, messieurs !

LE CHEF DES GENS DE JUSTICE

Qu'ordonnez-vous, Excellence ?...

LE PRÉSIDENT

Emparez-vous de cette fille !...

MADAME MILLER, à genoux

Pitié ! Excellence, pitié !

MILLER, relevant sa femme

Agenouille-toi devant Dieu, femme, et non point devant ceux-là qui ne sont pas même des hommes ! Laissez ces femmes, monsieur le président, elles ne vous ont rien fait. Je suis le seul coupable, et suis prêt à suivre ces messieurs en prison.

LE PRÉSIDENT, montrant Louise

Faut-il que je répète une seconde fois ce que j'ai dit ?...

(Les gens de justice s'avancent vers Louise.)

FERDINAND, passant entre eux et elle

Que pas un ne fasse un pas, s'il n'a d'avance vendu son âme à Satan ! (Au président.) Monsieur, par égard pour vous-même, par respect pour votre nom...

LE PRÉSIDENT, aux gens de justice

Si vous tenez à votre pain, lâches !...

FERDINAND

Par la mort ! j'ai dit : « Arrière !... » Monsieur, une dernière fois, je vous en supplie, je vous en conjure !... ayez pitié de vous-même ! Ne me poussez pas aux dernières extrémités !...

LE PRÉSIDENT

Ah ! misérables ! vous hésitez !...

(Les agents s'avancent.)

FERDINAND, tirant son épée

Que Dieu me pardonne !...

(Les agents reculent.)

LE PRÉSIDENT

Eh bien, voyons donc si cette épée se tournera contre moi-même !

FERDINAND

Mon père, vous portez un audacieux défi à la bonté de Dieu !

LE PRÉSIDENT

Emmenez-la...

FERDINAND

Mon père, vous avez toute-puissance de faire une chose infâme !... Si la fille du musicien va en prison, le fils du président ira avec elle !...

LE PRÉSIDENT

À merveille !... et le spectacle n'en sera que plus curieux... Faites !

FERDINAND

Mon père, je jette sur cette jeune fille mon épée d'officier ! Persistez-vous encore ?

LE PRÉSIDENT

Faites !

FERDINAND, appuyant son épée au cœur de Louise

Mon père, avant que vous fassiez un pareil outrage à ma femme, je lui percerai le cœur avec ce fer.

LE PRÉSIDENT

Tu es libre, si le fer est bien trempé. – Faites !

FERDINAND

Dieu tout-puissant, tu es témoin qu'il n'est pas un moyen humain que je n'aie tenté ! Il faut donc que j'aie recours à quel que moyen infernal ! Vous l'emmenez au pilori ? C'est bien décidé ?... Rien ne peut vous faire changer de résolution ?... Eh bien !... eh bien ! sur la même place où vous allez la conduire, mon père, je raconterai une histoire... Je dirai... je dirai... tout haut... comment on devient président !... Je vous attends sur la place du Marché, mon père !

LE PRÉSIDENT

Lâchez cette femme à l'instant même. Et suivez-moi, Fer-

dinand, Ferdinand !...

(Il sort. Miller et madame Miller  
vont à Louise, toujours évanouie.)

ACTE TROISIÈME  
CINQUIÈME TABLEAU

*Chez le président.*

Scène première  
Le président, puis Wurm.

LE PRÉSIDENT

Wurm, Wurm !... venez ici...

WURM

Eh bien, monseigneur ?

LE PRÉSIDENT

Le coup a manqué !

WURM

Comment cela ?

LE PRÉSIDENT

Par une fatalité !

WURM

Auriez-vous reculé devant l'exécution ?

LE PRÉSIDENT

Oui...

WURM

Vous, Excellence ?

LE PRÉSIDENT

Oui, moi...

WURM

Ce n'est pas votre habitude cependant, monseigneur.

LE PRÉSIDENT

Aussi, je me reproche cette faiblesse... Je n'aurais pas dû me laisser intimider par sa menace... Il n'eût point osé...

WURM

Qui vous a menacé ?... le major ?

LE PRÉSIDENT

Écoute, Wurm : te rappelles-tu cette nuit terrible ?



WURM

Quelle nuit ?

LE PRÉSIDENT

Cette nuit du 26 octobre...

WURM

Sauf votre bon plaisir, monseigneur, je n'appellerai jamais terrible la nuit de laquelle date notre fortune.

LE PRÉSIDENT

Te rappelles-tu tous les détails de cette nuit ?

WURM

Ma foi, non, monseigneur.

LE PRÉSIDENT

Tu mens !... on n'oublie pas ces choses-là !...

WURM

Eh bien, supposons que je ne les aie point oubliées... Que voulez-vous dire, monseigneur ?

LE PRÉSIDENT

Tu sais qu'à onze heures du soir, le duc, le prédécesseur de celui-ci, fit appeler mon prédécesseur, à moi.

WURM

Parfaitement : pour lui communiquer une dépêche du Mecklenbourg.

LE PRÉSIDENT

Tu sais qu'il se rendit à cette invitation...

WURM

Et que nous profitâmes de son absence pour entrer dans son cabinet.

LE PRÉSIDENT

C'était le même que celui-ci... Toute chose est encore à la même place que cette nuit-là ; la même pendule marque l'heure, la même table sert pour écrire... et, Dieu me pardonne !... la même lampe qui, baissée à moitié, éclairait ce cabinet lorsque nous y entrâmes, l'éclaire encore aujourd'hui.

WURM, souriant

Il n'y a que le verre d'eau qui ne soit plus à la même place.

LE PRÉSIDENT

C'est toi qui t'approchas de ce verre d'eau préparé pour le travail de nuit ; c'est toi qui y versas la poudre que tu t'étais procurée.

WURM

N'est-ce pas vous qui m'aviez dit que vous étiez sûr de succéder au premier ministre ; que vous aviez non-seulement la parole du duc régnant, mais encore celle du prince ?

LE PRÉSIDENT

C'est vrai, je t'avais dit cela.

WURM

Eh bien, qui veut la fin, veut les moyens... Je versai donc la poudre... Après ?

LE PRÉSIDENT

En ce moment, tu t'en souviens, nous entendîmes du bruit dans cette alcôve...

WURM

Oui ; c'était le major qui avait alors neuf ans, et que votre prédécesseur aimait comme son propre fils... c'était le major qui s'était endormi sur les coussins.

LE PRÉSIDENT

Eh bien, nous l'avions réveillé en entrant ; il avait tout vu... Je ne sais s'il avait compris quelque chose à notre action, ou si ce fut l'événement du lendemain qui l'éclaira...

WURM

Nous l'emmenâmes avec nous.

LE PRÉSIDENT

Sans doute ; mais il avait tout vu, te dis-je.

WURM

Ah ! diable !

LE PRÉSIDENT

Et lui aussi est comme nous, c'est-à-dire qu'il n'a rien oublié.

WURM

De sorte... ?

LE PRÉSIDENT

De sorte qu'au moment où les officiers de justice mettaient la main sur cette petite fille...

WURM

Eh bien ?

LE PRÉSIDENT

Eh bien, il m'a arrêté d'un mot... « Faites, a-t-il dit ; moi, je vais crier tout haut, par les rues, comment on devient président !... »

WURM

Oh ! le bon fils ! l'excellent fils ! qui veut ajouter un dernier collier à tous ceux que son père porte déjà.

LE PRÉSIDENT

Wurm ! Wurm !... il faut que tu sois le démon pour rire de pareilles choses...

WURM

Vous vous trompez, monseigneur ; je ne ris pas, je grince des dents... Voyons, Excellence, puis-je parler sans crainte ?

LE PRÉSIDENT

Comme un damné à un autre damné.

WURM

Eh bien, alors, faites du père ce que vous avez fait du ministre : confiez-le moi... Votre fortune politique ne s'est pas amoindrie entre mes mains, je l'espère : de secrétaire du président, vous êtes devenu président.

LE PRÉSIDENT

Mais à quel prix ?...

WURM

Vous l'êtes devenu enfin !... Le prix !... le prix !... c'est une affaire que vous réglerez plus tard !... qui a terme ne doit rien !... Mais, dites-moi, dans quel but avez-vous été faire tout cet esclandre ?

LE PRÉSIDENT

J'avais pensé que, la jeune fille une fois déshonorée par un éclat, il fallait que le major y renonçât, ne fût-ce que par respect

pour les épaulettes...

WURM

Le major est un entêté... et vous allez l'attaquer justement par son fort !... Voilà, cependant, ce qu'on appelle un homme politique !... Ah ! monseigneur !... monseigneur ! je commence à croire, en vérité, que le monde n'en irait pas plus mal si on le retournait, et que ceux qui sont en bas se trouvassent en haut ; et *vice versa*.

LE PRÉSIDENT

Drôle !

WURM

Monseigneur m'a dit de lui parler sans crainte.

LE PRÉSIDENT

Eh bien, voyons, par où eusses-tu attaqué Ferdinand ?

WURM

Par son faible...

LE PRÉSIDENT

Et son faible, quel est-il ?

WURM

La jalousie... Regardez-moi, monseigneur.

LE PRÉSIDENT

Eh bien ?

WURM

Comment me trouvez-vous ?

LE PRÉSIDENT

Fort laid !

WURM

Cependant, si laid que je sois, j'ai eu l'honneur d'inspirer de la jalousie à monsieur votre fils.

LE PRÉSIDENT

Toi ?...

WURM

Oui, moi.

LE PRÉSIDENT

Allons donc !

WURM

Dame ! il faut bien cependant qu'il y ait quelque chose comme cela, puisque, pas plus tard qu'hier, le major m'a fait donner mon congé par le père... oh ! mon congé en bonne forme... il n'y a rien à dire...

LE PRÉSIDENT

Aussi tu n'as rien dit ?...

WURM

Non ; mais, vous savez, monseigneur, ce n'est pas le mineur le plus bruyant qui creuse la mine la plus sûre...

LE PRÉSIDENT

Trêve de proverbes !... Allons au fait.

WURM

Ce n'est pas le tout. Vous vous rappelez un soir où lady Mylfort était à son piano ; elle demanda en riant au maréchal s'il voulait l'accompagner sur son violon.

LE PRÉSIDENT

Oui, je crois me rappeler cela. Mais quel rapport cette question de lady Mylfort a-t-elle avec l'intérêt qui nous occupe ?...

WURM

Monseigneur, monseigneur, la ligne droite est la plus courte ; mais la ligne courbe est la plus sûre : laissez-moi donc faire...

LE PRÉSIDENT

J'écoute...

WURM

Eh bien, le lendemain, le maréchal était chez Miller, et lui demandait combien de temps il lui faudrait, en prenant quatre leçons par jour, pour accompagner lady Mylfort au piano : Miller haussa les épaules ; mais le maréchal tint bon. Il prit douze leçons en trois jours : ce fut un sabbat dans le quartier, que tous les voisins en déménagèrent... Le quatrième jour, Miller attendait le maréchal sur le seuil de sa porte, et, pour or ni pour argent, le maréchal ne put entrer.

LE PRÉSIDENT

Et tu crois que Ferdinand était jaloux de cet imbécile ?

WURM

Monseigneur, cet imbécile est riche, il est influent, il est jeune encore, il se met dans le dernier goût, et les femmes aiment fort cette espèce-là...

LE PRÉSIDENT

Le fait est que le maréchal est toujours à vanter ses bonnes fortunes.

WURM

Vous voyez bien !... Voilà justement l'homme qu'il nous faut...

LE PRÉSIDENT

Le maréchal ?

WURM

Monseigneur, tenez-vous beaucoup à ce mariage entre votre fils et lady Mylfort ?

LE PRÉSIDENT

Tu demandes cela ?

WURM

C'est qu'aux objections que fait Votre Excellence, on croirait, en vérité, qu'elle n'y prend qu'un intérêt secondaire.

LE PRÉSIDENT

C'est-à-dire que, si la partie vient à manquer avec milady, toute mon influence est perdue... entends-tu, Wurm ?

WURM

Vous voyez bien alors qu'il faut que la partie réussisse.

LE PRÉSIDENT

Eh ! mon Dieu, est-ce que je demande autre chose ?

WURM

Mais, pour qu'elle réussisse...

LE PRÉSIDENT

Eh bien ?

WURM

Il faut me laisser faire...

LE PRÉSIDENT

Alors, tu me demandes... ?

WURM

Carte blanche.

LE PRÉSIDENT

Wurm !

WURM

Ah ! dame, je ne vous dis pas qu'il n'y aura pas quelques pleurs, quelques grincements de dents.

LE PRÉSIDENT

Réussirons-nous au moins ?

WURM

Pour cela, j'en réponds...

LE PRÉSIDENT

Et moi, que faut-il que je fasse ?

WURM

Oh ! rien... presque rien, du moins...

LE PRÉSIDENT

Mais encore ?

WURM

Attendez le père à quelque coin de rue, et faites-le conduire en prison.

LE PRÉSIDENT

Et la mère ?

WURM

Oh ! pour la mère, une maison de correction suffira.

LE PRÉSIDENT

Mais, si tu frappes ainsi le père et la mère, que feras-tu donc de la fille ?

WURM

La fille, monseigneur ? Nous la respecterons comme la prune de nos yeux. Peste ! ce serait beau que la fille eût l'air d'avoir la main forcée.

LE PRÉSIDENT

Je comprends... Wurm !... tu es un grand homme...

WURM

Eh ! monseigneur, il y a vingt ans que je le pense et dix ans

que je le prouve !... Et cependant, c'est aujourd'hui seulement que vous l'avouez.

LE PRÉSIDENT

Allons, je fais amende honorable...

UN VALET

M. le maréchal baron de Kalb demande si Son Excellence est visible...

WURM

Voyez-vous, monseigneur, c'est le diable qui vous l'envoie !  
(Au valet.) Où est-il ?

LE VALET

En bas, dans sa voiture.

WURM

Faites monter.

(Le valet sort.)

LE PRÉSIDENT

Eh ! monsieur Wurm, il me semble que vous prenez des airs de maître !

WURM

Je croyais avoir carte blanche... Si je me suis trompé, monseigneur, je me retire...

LE PRÉSIDENT

Non pas ; mais que vais-je lui dire, au maréchal ?

WURM

Rien ; vous allez vous en aller.

LE PRÉSIDENT

Alors, tu te charges... ?

WURM

De tout, je vous l'ai dit... excepté de faire arrêter le musicien et sa femme.

LE PRÉSIDENT

L'ordre sera donné dans cinq minutes, et exécuté dans un quart d'heure.

LE VALET, annonçant

M. le maréchal baron de Kalb !



WURM

Eh ! vite, vite, monseigneur !

(Le président sort.)

## Scène II

Wurm, le maréchal.

LE MARÉCHAL

Comte !... mon cher comte !... Eh bien, mais est-ce qu'il ne m'a pas vu ?

WURM

Si fait, monsieur le maréchal ; au contraire, c'est parce qu'il vous a trop vu qu'il s'en va.

LE MARÉCHAL

Comment ! moi qui me dérange de mes affaires les plus importantes pour lui dire qu'il y a ce soir grand opéra et feu d'artifice !... Que veut dire ceci ?

WURM

Qu'il n'a pas voulu vous affliger au milieu de vos graves occupations par l'aspect de sa douleur personnelle.

LE MARÉCHAL

De sa douleur ? Que lui arrive-t-il donc, à ce bon président ?... Eh ! contez-moi cela, monsieur Wurm. Que diable ! on est ami... On est même plus que cela, on est parent.

WURM

Ah ! c'est vrai, et à un degré assez rapproché...

LE MARÉCHAL

Comment donc ! sa grand'tante était l'arrière-cousine de mon aïeule. J'espère cependant que cette douleur ne l'empêchera pas d'assister ce soir à notre fête, à notre *Didon*, à notre feu d'artifice... Toute la ville brûlera !

WURM

Voulez-vous que je vous dise, monsieur le maréchal ?

LE MARÉCHAL

Dites, mon cher, dites... Toute la ville !...

WURM

Eh bien, je crois que M. le président a assez de feux d'artifice dans sa maison pour faire sauter lui, ses parents, ses alliés et ses amis.

LE MARÉCHAL

Ah ! voyons, ne plaisantons pas sur ces choses-là ! J'en suis, de ses parents, moi, éloigné, c'est vrai ; mais j'en suis... Qu'arrive-t-il, mon cher Wurm ? Dites.

WURM

Vous savez ce projet d'union arrêté entre le major et milady ?

LE MARÉCHAL

Sans doute...

WURM

Ce projet qui devait consolider à la cour la fortune du président, celle de ses parents, de ses alliés et de ses amis ?

LE MARÉCHAL

Projet admirable !

WURM

Eh bien, le major se refuse à l'accomplir.

LE MARÉCHAL

Comment ! il se refuse ?...

WURM

Obstinément...

LE MARÉCHAL

Pas possible ! et moi qui ai publié cette nouvelle dans toute la ville ; moi qui en ai fait compliment à lady Mylfort elle-même.

WURM

Alors, vous voilà encore bien autrement compromis que ne le croyait M. le président.

LE MARÉCHAL

Oh ! mon Dieu !

WURM

En vérité, monsieur le maréchal, c'est vous qui avez répandu cette nouvelle.

LE MARÉCHAL

Dame, on m'avait dit d'annoncer ce mariage.

WURM

Et vous avez le courage de l'avouer ? C'est beau.

LE MARÉCHAL

C'est-à-dire, je l'avoue, je l'avoue... Un instant ! j'ai dit la chose à sept ou huit personnes, tout au plus, et en confidence ; s'ils l'ont répétée, c'est une indiscretion de leur part.

WURM

Mais ce compliment à milady, compliment qui, à cette heure, passera pour une raillerie affreuse ; car vous ne convaincrez jamais lady Mylfort que vous ignoriez le secret.

LE MARÉCHAL

Quel secret ?

WURM

Que le major en aimait une autre.

LE MARÉCHAL

Bah ! il en aimait une autre ? Le malheureux !... Eh bien, mais qu'importe, au bout du compte ! On ne lui demande pas d'aimer milady ; on lui demande de l'épouser, voilà tout.

WURM

Alors, à sa place, vous n'hésiteriez pas ?

LE MARÉCHAL

Pas une seconde.

WURM

Eh bien, il paraît que, sur ce point, votre cousin de Walter n'a pas les mêmes idées que vous.

LE MARÉCHAL

D'abord, Walter n'est pas mon cousin ; nous ne nous touchons même que par alliance : son arrière-grand-père avait épousé une petite-nièce de mon arrière-grand-mère... Ainsi... il refuse ?...

WURM

Non-seulement il refuse, mais encore il menace.

LE MARÉCHAL

Il menace ! et de quoi menace-t-il ?

WURM

Eh ! mordieu ! vous savez : toute grande fortune de cour poussée arrosée par la calomnie. On est furieux de la position que le président s'est faite, et a faite à ses parents, à ses alliés et à ses amis.

LE MARÉCHAL

Monsieur Wurm, distinguez, je vous prie ; chacun ici s'élève par son mérite.

WURM

Et souvent même tombe par là, pouvez-vous ajouter, monsieur le maréchal... Par exemple, vous, qui vous a fait les grands ennemis que vous avez ? Votre mérite ; aussi, combien de fois M. le président vous a-t-il soutenu sur le bord du précipice !

LE MARÉCHAL

C'est vrai !

WURM

Au moins, vous lui rendez cette justice, à lui, qu'il soutient ses parents, envers et contre tous ; car, enfin, voulez-vous que je vous dise pourquoi, surtout, il a eu cette idée de faire épouser milady à son fils ?

LE MARÉCHAL

Oui, dites-le-moi...

WURM

Eh bien, c'est parce qu'il a su que le grand échanson de Bolk allait la demander en mariage.

LE MARÉCHAL

Le grand échanson ! Mais savez-vous, mon cher monsieur Wurm, que nous sommes ennemis mortels, de Bolk et moi ?

WURM

Certainement que je le sais. Son Excellence me le disait tout à l'heure, en ajoutant que, si ce mariage se faisait, vous étiez perdu.

LE MARÉCHAL

Sans ressource, mon cher monsieur Wurm ; sans ressource !...  
Mais, en vérité, vous qui êtes homme de conseil et d'exécution,  
ne savez-vous aucun moyen d'amener le major à faire ce que  
nous désirons ?

WURM

Je n'en sais qu'un.

LE MARÉCHAL

Lequel ?

WURM

Et il est entre vos mains, monsieur le maréchal.

LE MARÉCHAL

Entre mes mains ! Parlez, parlez vite, mon bon ; que faut-il  
faire ?

WURM

Brouiller le major avec sa bien-aimée.

LE MARÉCHAL

Les brouiller ! et comment puis-je les brouiller, moi ?

WURM

En donnant au major des soupçons sur la jeune fille.

LE MARÉCHAL

Des soupçons !

WURM

Il faut que le major en arrive à croire que Louise le trompe  
pour un autre.

LE MARÉCHAL

Très-bien ; mais cet autre, qui sera-t-il ?

WURM

Vous.

LE MARÉCHAL

Moi ! Un instant, la jeune fille est-elle noble ?

WURM

Noble, la fille d'un musicien ? Quelle demande...

LE MARÉCHAL

Comment ! c'est pour la fille d'un musicien que le major... ?

Oh ! mon Dieu ! où allons-nous ?

WURM

Mais vous la connaissez.

LE MARÉCHAL

Je la connais, moi ?

WURM

Sans doute : c'est la fille de Miller.

LE MARÉCHAL

De ce drôle qui a refusé de me donner des leçons ?

WURM

Il avait ses raisons pour cela.

LE MARÉCHAL

Quelles raisons ?

WURM

Je crois que la jeune fille en tenait pour Votre Excellence.

LE MARÉCHAL

Cette petite bourgeoise se serait permis de m'aimer ?

WURM

Enfin, soit pour ce motif, soit pour tout autre, il n'en est pas moins vrai que la maison vous a été fermée, et que celui qui vous l'a fait fermer, c'est le baron.

LE MARÉCHAL

Vous croyez ?

WURM

C'est clair comme le jour.

LE MARÉCHAL

Ah ! monsieur mon cousin...

WURM

Oui ; il est moins scrupuleux que vous, et il prétend que deux joues fraîches n'ont pas besoin d'arbre généalogique.

LE MARÉCHAL

Eh bien, voyons, que s'agit-il de faire ?

WURM

Il s'agit de prêter votre nom à un rendez-vous que cette petite doit vous donner par écrit.

LE MARÉCHAL

Soit, de par le ciel, je le prêterai !

WURM

Puis, la lettre une fois entre vos mains, il s'agit de la laisser tomber dans quelque endroit où elle ne puisse manquer d'être ramassée.

LE MARÉCHAL

À la parade ?...

WURM

C'est cela !

LE MARÉCHAL

Je la tirerai, comme par hasard, avec mon mouchoir.

WURM

À merveille ! Mais ce n'est pas le tout : il s'agit encore de soutenir, en face du major, le rôle d'amant... et d'amant heureux...

LE MARÉCHAL

Mort de ma vie ! je le soutiendrai ! Il ne m'arrivera jamais pis que ce dont je suis menacé.

WURM

Eh bien, tout va donc à souhait ! Dans une heure, la lettre sera écrite ; venez la prendre ici.

LE MARÉCHAL

Aussitôt que j'aurai fait huit ou dix visites de la plus haute importance.

WURM

Ainsi, je puis rassurer Son Excellence ?

LE MARÉCHAL

Dites-lui que je lui appartiens corps et âme, à ce cher cousin.

WURM

Je le lui dirai. À ce soir, monsieur le maréchal...

LE MARÉCHAL, sortant

À ce soir.

Scène III  
Wurm, puis un valet.

WURM, regardant sortir le maréchal

Va ! et, maintenant que je tiens le fil, tu ne remueras pas un doigt que ce ne soit par ma volonté.

UN VALET, remettant un papier à Wurm

De la part de Son Excellence.

WURM

Donne ! (Lisant.) « Le musicien et sa femme sont arrêtés... J'ai fait mon œuvre, fais la tienne !... » (Au valet.) C'est bien ! dis à Son Excellence que tu m'as vu partir pour exécuter ses ordres.

SIXIÈME TABLEAU

Scène première  
Louise, Ferdinand.

LOUISE

Oh ! cesse, mon bien-aimé Ferdinand, de me promettre encore d'heureux jours ! Hélas ! ce qui s'est passé ici-même, ce matin, m'a enlevé tout mon espoir.

FERDINAND

Eh bien, tout au contraire, Louise, le mien n'a fait que croître ! Je sais bien, mon père dressera toutes ses batteries contre moi ; mais, chaque fois qu'il tentera quelque violence, je l'arrêterai par le mot qui l'a déjà arrêté... et tu as vu, Louise, si ce mot était puissant...

LOUISE

Oh ! le mot n'est qu'une vaine menace, n'est-ce pas, et cette menace, tu ne la mettras pas à exécution ?

FERDINAND

Tout, plutôt que de te perdre !... tout, entends-tu bien ? Mais, si ma bien-aimée Louise voulait, nous n'aurions pas besoin de recourir à cette lutte impie du fils contre le père. Toi et moi, Louise !... tout le ciel n'est-il pas renfermé dans ces deux mots...



et ne puis-je suffire à ton bonheur comme tu suffis au mien ?

LOUISE

Arrête ! pas un mot de plus ! Je devine ce que tu veux dire, Ferdinand.

FERDINAND

Qu'avons-nous à faire du monde ? à quoi bon mendier son consentement ? pourquoi tenter, là où il n'y a rien à gagner, mais au contraire tout à perdre ?... Ces yeux, où je lis ma vie, ne brilleront-ils pas d'un aussi doux éclat, qu'ils se mirent dans le Rhin, l'Elbe ou la Baltique ?... Je n'ai point fait de pacte avec tel ou tel coin de l'univers !... Ma patrie, à moi, est là où Louise m'aimera en liberté, et où j'aimerai librement Louise ! Tes pas, marqués sur le sable du désert, sont pour moi une trace plus entraînante que la route qui conduit à ma ville natale !... Regrettons-nous le bruit et l'éclat des cités ? Partout où nous irons, un soleil se lève et se couche !... spectacle céleste plus beau que tous les chefs-d'œuvre des arts !... Si nous ne servons plus le Seigneur notre Dieu dans un temple bâti par la main des hommes, il nous restera toujours les forêts aux dômes murmurants, les plaines aux immenses horizons ! le jour, un ciel aux ardentes splendeurs ; la nuit, un dais étincelant d'étoiles recueillies, qui prieront avec nous !... Que faut-il de plus à deux cœurs assez riches de paroles d'amour pour ne point se lasser de se dire : « Je t'aime ! » pendant toute une éternité ?

LOUISE

N'as-tu donc pas quelque devoir à accomplir en dehors de ton amour, Ferdinand ?

FERDINAND

Le bonheur de Louise est le plus sacré de tous mes devoirs !

LOUISE

Hélas ! il n'en est pas de même de moi, Ferdinand... J'ai un père qui n'a pour tout bien que sa fille unique, un père qui aura demain soixante ans, un père qui est poursuivi par la vengeance du tien !...

FERDINAND

Oh ! qu'il nous accompagne, je ne demande pas mieux ! ainsi, plus d'obstacle, ma bien-aimée ! j'emploie le reste de la journée à préparer notre départ ; je réunis tout ce que je possède... peu de chose, je le sais bien, mais assez pour n'avoir besoin de recourir à personne. À minuit, une voiture t'attendra à la porte... une mante jetée sur tes épaules... cela suffit, et nous partons !

LOUISE

Oui, et la malédiction de ton père nous poursuivra !... une malédiction que les assassins même n'ont jamais prononcée sans être exaucés... et qui nous atteindra, nous, pauvres fugitifs, partout où nous serons !... Non, non, mon bien-aimé Ferdinand, si je ne puis te conserver que par une mauvaise action... non, j'ai encore la force de te perdre !...

FERDINAND

Ah ! vraiment, Louise aura la force de me perdre ?

LOUISE

Oui... Et cependant perdre mon Ferdinand !... oh ! voilà une pensée affreuse et sans bornes, une pensée assez horrible pour faire défaillir l'âme et pâlir les joues !... Mais, en somme, on ne perd que ce qu'on a possédé... et je ne t'ai jamais possédé qu'en espérance... et encore, était-ce une folie que d'espérer !...

FERDINAND

Oui... et Louise redevient sage !...

LOUISE

Oh ! ne me prends pas ainsi, cher Walter !... oh ! ne détourne pas ainsi tes yeux de moi ! Regarde ta Louise, et parle-lui doucement comme à un enfant qui a besoin d'être soutenu et non châtié ! laisse-moi tout entier le mérite de mon dévouement ; garde à ma douleur cette consolation de mon héroïsme ; permets à ma conscience de se dire que j'ai rendu un fils à son père !... C'est moi la véritable coupable ; Ferdinand ! ton amour m'aveugle comme le soleil ; j'ai oublié la condition dans laquelle je suis née... j'ai péché par orgueil... Dieu me punit en abattant mon

orgueil ! Ferdinand, Ferdinand !... aie pitié de nous deux, et accorde-moi le malheur que je te demande !

FERDINAND

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est elle qui parle ainsi !... elle pour qui je donnais ma vie !... plus que ma vie, l'honneur de mon père, qui est le mien !

LOUISE

Bonté du ciel ! je ne te comprends pas !... Walter, reviens à toi ! Ferdinand, résignons-nous, mon bien-aimé !... Fuis-moi... Oh ! comprends donc !... Je ne suis qu'un accident au milieu de ta vie, une pauvre fille que tu as rencontrée par hasard, en te détournant de ton chemin... Reprends ce chemin que Dieu t'avait tracé, et que tu eusses dû suivre toujours... Au bout de ce chemin, tu trouveras un cœur noble, aimant, digne de toi... Beauté, richesse, naissance, mon Dieu ! sont trois fleurs des cours que l'on rencontre, à chaque pas, dans le monde où tu vis, et qui te feront oublier la pauvre pâquerette perdue sous la mousse, près de laquelle tu ne comprendras pas, un jour, que tu aies pu t'arrêter un seul instant. (Elle s'approche de lui et lui tend la main.) Adieu, monsieur de Walter !

FERDINAND

Louise, mon départ est résolu ! je quitte l'Allemagne. Maintenant, libre à toi de me suivre, ou de me laisser partir seul !

LOUISE

Ferdinand ! plus haut que ta voix qui me conseille de fuir, j'entends une voix qui me dit de rester.

FERDINAND

Louise ! Louise ! écoute bien ceci : il est impossible que tu aies cette force sur toi-même... quand moi, moi qui suis un homme, je ne l'ai pas !

LOUISE

Dieu brise parfois le fort et élève le faible !... Ferdinand, Dieu est avec moi à cette heure, Dieu me donne la force !

FERDINAND

Louise ! Louise ! prends garde !... je pourrais croire que quelque autre chose te retient ici !

LOUISE

Eh bien, croyez, Ferdinand ! La blessure en sera plus vive peut-être, mais saignera moins longtemps.

FERDINAND

En vérité ?... Et tu crois que ce conte m'éblouit, que cette fausse grandeur d'âme m'aveugle ?... Louise ! je te donne jusqu'à demain pour prendre un parti, et moi, demain, je connaîtrai la véritable cause de ton refus !... Adieu, Louise !...

(Il sort. Louise se soulève sur son fauteuil  
comme pour se relever et retombe.)

## Scène II

Louise, seule.

Oh ! mon pauvre cœur, du courage !... Mon Dieu ! donnez-moi la force que je feignais d'avoir !... Et personne... personne pour me soutenir dans cette voie de douleur où je m'engage !... Mon père ! mon père ! où êtes-vous ?... Ma mère ! ma mère ! que faites-vous ? pourquoi donc laisser votre fille seule et abandonnée, comme si elle était orpheline ?... Leur serait-il arrivé quelque malheur ?... Il y a, dans la vie, de ces heures terribles où tous les malheurs s'abattent sur vous et vous frappent à la fois... Je ne sais ce que j'éprouve... Pourquoi donc ai-je tant de peine à respirer ?... (Wurm paraît au fond de la chambre.) Oh ! c'est le mouvement trop rapide du sang !... Quand une fois notre esprit s'est empli de terreurs, nos yeux voient partout des fantômes !... (Elle aperçoit Wurm.) Mon Dieu !

## Scène III

Wurm, Louise.

WURM

Bonsoir, mademoiselle !

LOUISE

Qui est là ?... qui me parle ?

WURM

Un ami.

LOUISE

Cet homme !... Oh ! ce n'était point une terreur feinte, c'était un pressentiment ! (À Wurm.) Cherchez-vous, par hasard, M. le président, monsieur le secrétaire ? Il n'est plus ici.

WURM

Non, mademoiselle, je ne cherche que vous.

LOUISE

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

WURM

Je viens de la part de votre père.

LOUISE

De la part de mon père ?... Et qui me le prouvera ?

WURM

Cette lettre.

LOUISE

Une lettre de mon père !... Donnez ! (Elle lit.) « De la prison !... » Mon père en prison !

WURM

Hélas ! oui, ma chère demoiselle !

LOUISE

En prison !... et pour quel crime ? La prison n'est faite que pour les criminels, et mon père...

WURM

Votre père, mademoiselle, a insulté la personne du duc dans son représentant.

LOUISE

Et mon père est en prison ?...

WURM

Par ordre de Son Altesse.

LOUISE

Par ordre... Oh ! mon Dieu !... par ordre de Son Altesse, dites-

vous ?

WURM

Oui... et qui a résolu de le punir d'une façon éclatante.

LOUISE

De le punir ?... Oh ! divine Providence !... encore cela ! encore cela !

WURM

Lisez la lettre de votre père, mademoiselle...

LOUISE

C'est vrai. (Elle lit.) « De la prison. – Tu vois de quel lieu je t'écris, mon enfant ; mais il ne tient qu'à toi de m'en faire sortir ; renonce au major... au major, auquel tu n'aurais jamais dû songer, ou plutôt auquel je n'eusse dû jamais ouvrir ma porte. Tous nos malheurs viennent de ton fatal amour ! Qu'il se retire, qu'il s'éloigne !... et la paix et le bonheur, qu'il a chassés de la maison, y rentreront derrière lui. – Ton père qui t'aime, MILLER. » Ô mon père ! mon père ! il emportera ma vie, à laquelle vous ne songez pas !... mais n'importe... Et ma mère, où est-elle ?

WURM

Arrêtée aussi.

LOUISE

Arrêtée aussi, ma mère !... Et toujours pour le même crime ?

WURM

Toujours.

LOUISE

Vous avez peut-être encore quelque autre nouvelle à m'apprendre, monsieur Wurm ? S'il en est ainsi, parlez ; maintenant, je puis tout entendre.

WURM

Vous savez ce qui est arrivé ?

LOUISE

Mais non ce qui peut arriver.

WURM

Ce qui peut arriver, nul ne saurait le dire.

LOUISE

Pourquoi pas ? Celui qui a fait le passé a pu préparer l'avenir.

WURM

Mademoiselle !

LOUISE

Pauvre homme ! tu fais là un triste métier, et qui ne te portera pas bonheur... C'est terrible de faire des malheureux ! mais c'est hideux de venir leur annoncer leur malheur, et de rester calme et se repaissant de leurs larmes, tandis que leur cœur est brisé par l'étau de fer du destin !... Oh ! le ciel me préserve d'être jamais condamnée à accomplir une pareille mission !... dût chaque goutte d'angoisse que je verrais tomber du front de la victime se changer pour moi en une tonne d'or !... Voyons, dis, que va-t-il arriver maintenant ?

WURM

Je ne le sais pas.

LOUISE

Non ; mais tu le devines bien quelque peu... Voyons, que me reste-t-il encore à apprendre ?... Vous avez dit que le duc voulait punir d'une façon exemplaire l'insulte faite à son représentant... Qu'appellez-vous d'une façon exemplaire ?

WURM

Je ne dirai plus rien, puisque ma présence ici est si mal interprétée... Adieu, mademoiselle !

LOUISE

Non, reste ! Oh ! tu as fait ton apprentissage chez le tortu-  
 reur !... sans cela, comment saurais-tu promener le fer sur les os  
 broyés ? comment saurais-tu verser jusqu'au cœur le plomb  
 fondu ?... Voyons, une dernière fois, quel est le sort réservé à  
 mon père ?... Je veux le savoir... entends-tu ? je le veux !...

WURM

Il est probable qu'il lui sera fait un procès criminel.

LOUISE

Un procès criminel !... c'est-à-dire... ? Oh ! excusez-moi, je  
 suis une ignorante jeune fille... je ne connais pas la valeur des

mots... Qu'est-ce qu'un procès criminel, et quelle peine cela entraîne-t-il ?

WURM

Une prison éternelle souvent ; la mort quelquefois.

LOUISE

Merci, monsieur Wurm !

(Elle va prendre une mante qu'elle jette sur ses épaules.)

WURM

Que fait-elle ?

LOUISE

Pardon, monsieur ; mais je ferme l'appartement.

WURM

Et où allez-vous ?

LOUISE

Chez le duc.

WURM

Quoi ?... où ?...

(Il la retient.)

LOUISE

N'entendez-vous pas ? chez le duc ! chez le duc, qui veut faire condamner mon père à la prison, à la mort... Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que j'aille chez le duc ?

WURM

Ah ! très-bien ! chez le duc !... Allez, mon enfant, allez.

LOUISE

Vous riez ?

WURM

Ma foi, oui.

LOUISE

Je sais pourquoi vous riez... Vous riez, parce que vous savez d'avance que je ne trouverai là aucune pitié !... vous riez, parce que vous savez par expérience ce que j'ai entendu dire, moi... que les grands du monde, ignorant ce que c'est que la douleur, ne savent point compatir à la douleur !... Eh bien, je veux leur apprendre ce que c'est qu'une douleur vraie, profonde, infinie !...



Je veux leur dire, leur montrer, leur sangloter, jusque dans la moelle des os, ce que c'est que la douleur ! Et, s'ils ne m'entendent pas... oh ! je veux leur dire qu'il y a un Dieu qui m'entend !... un Dieu qui, au jour du jugement dernier, leur apprendra, à eux aussi, ce que c'est que la douleur !

WURM

Allez, mon enfant, allez !... suivez votre impulsion ; je vous le conseille, et vous ne pouvez rien faire de plus sensé.

LOUISE, revenant

Comment dites-vous ?

WURM

Eh bien, vous hésitez ?... vous avez tort.

LOUISE

Oui, j'hésite... car tu m'approuves... Oh ! il y a quelque chose d'horrible caché là-dessous, puisque cet homme m'approuve !... D'où savez-vous que j'ai tort d'hésiter ?... Vous croyez donc que le duc m'accordera ma demande ?

WURM

Sans doute !... Seulement, il ne vous l'accordera pas pour rien.

LOUISE

Pas pour rien ? Et quel prix un prince peut-il mettre à un acte d'humanité et de justice ?

WURM

Le prix qu'une jolie solliciteuse comme vous peut offrir.

LOUISE

Je ne vous comprends pas.

WURM

Je dis que le prince est jeune et galant, que vous êtes jeune et belle... Qui sait ?... la chute de lady Mylfort est peut-être cachée dans l'entrevue que vous allez solliciter de Son Altesse.

LOUISE

Dieu tout-puissant !

WURM

Eh bien, quoi ?

LOUISE

Que le Seigneur te soit en aide, ô mon père ! ta fille peut mourir pour toi !... mais se vendre à un homme !... cet homme fût-il prince, fût-il roi, fût-il empereur !

WURM

Votre père avait eu tort, à ce qu'il paraît, de compter sur vous ! Adieu, mademoiselle.

LOUISE

Où allez-vous ?

WURM

Porter votre réponse à votre père.

LOUISE

Demeurez ; je suis sûre qu'il reste au fond de votre esprit infernal quelque autre moyen que vous n'avez pas dit encore.

WURM

Dame, obtenez du major qu'il se retire.

LOUISE

Volontairement ?

WURM

Sans doute, volontairement ; c'est la condition première. Vous comprenez !...

LOUISE

Volontairement, il n'y consentira jamais.

WURM

C'est selon.

LOUISE

Puis-je forcer Ferdinand de me haïr ?

WURM

Peut-être...

LOUISE

Mon Dieu ! mon Dieu ! ce serait affreux !... Ferdinand haïssant Louise !... Et cependant ce serait un bonheur !

WURM

Dites-vous ce que vous pensez ?

LOUISE  
Sur mon âme !

WURM  
Eh bien, nous allons essayer.

LOUISE  
Oh ! que me dis-tu ?

WURM  
Asseyez-vous !

LOUISE  
Où faut-il que je m'assoie ?

WURM  
À cette table.

LOUISE  
J'y suis ; mais dis vite !... je sens que je deviens folle.

WURM  
Voici une plume, de l'encre et du papier.

LOUISE  
À qui dois-je écrire ?

WURM  
À celui qui tient entre ses mains la vie de votre père.

LOUISE  
Ah ! comme tu t'entends à mettre les âmes à la torture,  
bourreau !... Que faut-il écrire ?

WURM, dictant  
« Déjà trois jours insupportables se sont passés... se sont pas-  
sés... » Y êtes-vous ?

LOUISE  
Oui.

WURM, dictant  
« Et, depuis trois jours, nous ne nous sommes pas vus. »

LOUISE, déposant la plume  
Pour qui cette lettre ?

WURM  
Pour celui qui tient entre ses mains la vie de votre père.

LOUISE

Oh ! mon Dieu !

WURM, dictant

« Qui donc vous a empêché de venir ? Est-ce le major ? Il est vrai qu'il me surveille comme un Argus. Mais il n'est pas de surveillance que ne puisse mettre en défaut un véritable amour. »

LOUISE

Mais, au nom du ciel ! à qui cette lettre est-elle destinée ?

WURM

À celui qui tient entre ses mains la vie de votre père.

LOUISE

Oh ! non, non ! je n'écrirai jamais cela ! C'est impossible ! Oh ! mon Dieu ! si je t'ai offensé, punis-moi d'une façon humaine !... mais ne presse pas mon âme, ô mon Dieu ! entre la mort du père et la honte de la fille !... Je n'écrirai pas cela, monsieur.

WURM

Comme vous voudrez, mademoiselle ; qui vous force ?

LOUISE

Qui me force...

WURM, reprenant son chapeau

Sans doute ; vous m'avez demandé un conseil, je vous l'ai donné, voilà tout... C'est à vous de le suivre ou non ; vous êtes libre.

LOUISE

Je suis libre !... Malheureux ! qui suspends une créature humaine au-dessus des abîmes de l'enfer, et qui lui dis : « Tu es libre !... » Eh bien oui, je suis libre !... et librement je choisis la honte !... Continue de dicter, je suis prête à écrire !

WURM, dictant

« Que ne puisse mettre en défaut un véritable amour... »

LOUISE

Après ? après ? C'est écrit.

WURM, dictant

« Vous savez, sans doute, la scène que le président est venu faire hier chez nous. »

LOUISE, répétant

« Chez nous... »

WURM, dictant

« J'ai eu recours à un évanouissement dont le major a été parfaitement dupe... »

LOUISE

Justice de Dieu !... Pauvre Ferdinand, qui m'offrait tout à l'heure de nous enfuir ensemble !

WURM, dictant

« Si bien dupe, que, ce matin, il est venu m'offrir de fuir avec lui... »

LOUISE

Il ramasse l'arme qui tombe de mes mains avant même qu'elle soit à terre !

WURM, dictant

« Mais il reviendra, il me pressera de nouveau, et, en vérité, je ne saurai que lui dire... Il est de service demain. Venez me trouver à l'endroit convenu, et, là, vous me dicterez le plan de conduite que je dois suivre.

» Votre tendre LOUISE. »

LOUISE

« Louise... » Maintenant, l'adresse manque encore.

WURM

« À monsieur le maréchal du palais, baron de Kalb. »

LOUISE

Éternelle Providence !... un nom aussi étranger à mes oreilles que ces infâmes lignes le sont à mon cœur.

WURM

Vous vous trompez ; le baron est venu ici trois jours de suite.

LOUISE

Mais pas pour moi, mon Dieu ! pour mon père ! moi, je ne l'ai pas même vu ! (Elle met l'adresse.) Tenez, monsieur : c'est mon nom pur et honnête que je mets entre vos mains pour en faire un nom flétri ; c'est le cœur de Ferdinand et le mien que je vous donne à tordre et à briser. Maintenant, la dernière mendicante vaut

mieux que moi.

WURM

Ne vous désespérez pas ainsi, ma chère demoiselle. Qui sait si tout cela n'est pas pour votre bonheur ? Je connais un homme qui vous aime assez pour passer par-dessus certaines choses. Eh ! pardieu ! cet homme...

LOUISE

N'achevez pas, monsieur... Vous allez vous souhaiter quelque chose d'effroyable !

WURM

À moi ?

LOUISE

Oui ; car, si cet homme dont vous parlez, c'était vous...

WURM

Et que cet homme consentît à vous épouser ?...

LOUISE

Je le poignarderais la première nuit de mes noces, et j'irais ensuite avec volupté m'étendre sur la roue ! Maintenant, en avons-nous fini, monsieur ? La colombe est-elle bien hors des serres du vautour, et peut-elle reprendre son vol vers le ciel ?

WURM

Oui... à une seule condition...

LOUISE

Laquelle ?

WURM

Sur la vie de votre père, vous jurez à tout le monde, et même au major, que la lettre que vous venez d'écrire est volontaire.

LOUISE

Soit ! mais qui me répondra... ?

WURM

Si votre père n'est pas ici dans un quart d'heure, vous serez déliée de votre serment, et vous pourrez tout dire à M. de Walter.

LOUISE

Sur la tête de mon père, je jure que je dirai à tout le monde, et même au major, que cette lettre a été écrite volontairement !...

Allez, monsieur !

(Wurm sort ; Louise tombe brisée sur un fauteuil.)

## ACTE QUATRIÈME

### SEPTIÈME TABLEAU

*Chez le président.*

Scène première

Ferdinand, puis un valet.

Ferdinand entre, la lettre de Louise à la main ;  
il va à une table et sonne ; un valet entre.

FERDINAND

Le maréchal est-il ici ?...

LE VALET

Monsieur le major, Son Excellence M. le président désire  
vous parler.

FERDINAND

Mille tonnerres ! je te demande si le maréchal du palais, M. le  
baron de Kalb, est ici !...

LE VALET

Oui, monsieur le major ; il est là-haut, assis à la table de  
pharaon.

FERDINAND

Qu'il descende à l'instant même, ici ! Il faut que je lui parle,  
entends-tu bien ?... à l'instant même.

LE VALET

Pardon, monseigneur.

FERDINAND

Attends !... peut-être ne descendrait-il point s'il soupçonnait  
quelle chose je lui garde ici... S'il te demande quel aspect j'ai,  
réponds-lui que je suis calme, et que j'ai plutôt l'air joyeux que  
triste.

LE VALET

J'obéis, monseigneur !...

(Il sort.)



Scène II  
Ferdinand, seul.

Oh ! c'est impossible !... impossible ! Une si céleste enveloppe ne peut cacher un cœur si corrompu !... Et cependant... cependant, si tous les anges descendaient du ciel pour m'affirmer qu'elle n'est pas coupable... cependant, si le ciel et la terre, si la créature et le Créateur s'unissaient pour me garantir son innocence, je serais obligé de leur répondre à tous : « Vous mentez !... c'est son écriture, vous mentez !... » Oh ! c'est une trahison inouïe ! c'est une fourberie infâme, comme jamais l'humanité n'en a vu !... J'avais donc raison quand je demandais qu'on éloignât cet homme !... Et Dieu m'est témoin, cependant, qu'alors je ne craignais qu'une seule chose, la calomnie. Voilà donc pourquoi on ne voulait pas fuir avec moi ! voilà quelle honteuse réalité se cachait sous tous ces semblants de vertu ! Oh ! j'étais aveugle !... Mes yeux s'ouvrent... je vois tout... Cet héroïsme dont elle faisait audacieusement parade, à quelle passion impure prenait-elle sa source ?... Oh ! m'avait-elle bien étudié, me connaissait-elle profondément pour s'être emparée de tout mon être, à ce point qu'elle pouvait, d'un mot, d'une larme, d'un geste, ralentir ou hâter les battements de mon cœur ! Dieu, Dieu tout-puissant !... Et tout cela n'était que feinte, tout cela n'était que mensonge !... Un démon qui eût su tromper comme elle fût parvenu à se glisser dans le royaume des cieus, et à prendre place parmi les anges !... Avec quelle dignité victorieuse elle supportait l'outrage de mon père !... Et cependant, mon père avait raison ; cependant, elle se sentait coupable en elle-même... et j'eusse juré, moi, qu'elle était innocente, comme si elle fût sortie pure de l'épreuve du feu !... Ainsi donc, quand elle venait au-devant de moi, le front calme et le sourire sur les lèvres, elle me trompait !... quand, le soir, absorbés tous les deux dans la contemplation des splendeurs célestes, infinies comme le véritable amour, elle serrait ma main dans les siennes, elle me trompait encore !...

quand, ramenant nos yeux du ciel à la terre, confondant nos regards dans un seul regard, notre voix dans un seul accord, notre respiration dans un seul souffle... quand elle me disait : « Je t'aime ! » elle me trompait toujours ! Oh ! que va-t-elle me dire quand nous nous trouverons face à face, et que je l'accuserai, cette lettre à la main ?... Mort et vengeance ! ce sera une heure terrible que cette heure-là !...

LE VALET

M. le maréchal de Kalb !

FERDINAND, à part

On lui a promis un air calme et joyeux ; tenons ce qu'on lui a promis.

### Scène III

Ferdinand, le maréchal.

FERDINAND

Eh ! bonjour, mon cher maréchal !

LE MARÉCHAL

Vous m'avez fait demander, mon bon ?

FERDINAND

Ma foi, oui ; j'ai des remerciements à vous faire.

LE MARÉCHAL, à part

Oh ! oh !... il prend assez bien la chose, à ce qu'il paraît.  
(Haut.) À moi, des remerciements ?

FERDINAND

Savez-vous que, sans vous, maréchal, j'allais faire une grande sottise.

LE MARÉCHAL

Vraiment ; et laquelle ?

FERDINAND

Vous savez qu'il avait été question d'un mariage entre moi et milady ?

LE MARÉCHAL

Oui, oui, il m'en est revenu quelque chose ; mais on m'a dit que vous refusiez, très-cher...

FERDINAND

Et justement, voilà où était la sottise ! Imagineriez-vous... oh ! c'est fort drôle ! imaginez-vous que j'étais amoureux, mais amoureux fou, d'une petite bourgeoise...

LE MARÉCHAL

Bah !

FERDINAND

Oui, de la fille de Miller, le musicien.

LE MARÉCHAL

Oh !

FERDINAND

Rassurez-vous : en tout bien, tout honneur... J'étais assez sot pour respecter l'innocence de la chaste enfant.

LE MARÉCHAL

Vraiment ! mais c'est exemplaire, savez-vous ?

FERDINAND

Quand, aujourd'hui, en suivant... un de mes bons amis...

LE MARÉCHAL

Quand, aujourd'hui, en suivant... un de vos bons amis ?...

FERDINAND

Je le vois tirer son mouchoir de sa poche... et, en tirant son mouchoir, faire tomber une lettre.

LE MARÉCHAL

Une lettre ?

FERDINAND

Oui... Et voyez comme cela se rencontre ! cette lettre était justement de cette petite bourgeoise à laquelle je sacrifiais fortune, avenir, tout, jusqu'à l'amour filial.

LE MARÉCHAL

De sorte que... ?

FERDINAND

De sorte que vous comprenez toute la reconnaissance que je garde à cet homme... Cette lettre, la voici... la reconnaissez-vous, maréchal ?

LE MARÉCHAL

Ma foi, oui, vraiment !... Tiens, c'est étrange ! Et vous l'avez lue ?

FERDINAND

Pardieu !

LE MARÉCHAL

Eh bien, oui, je l'avoue, je me suis encanaillé... La petite n'est pas noble ; mais elle est jolie.

FERDINAND

Ainsi, je ne me trompais pas, c'est bien de votre poche que la lettre est tombée ?

LE MARÉCHAL

C'est bien de ma poche.

FERDINAND

Et c'était à vous, et pas à un de vos frères, pas à un de vos parents que cette lettre était adressée ?

LE MARÉCHAL

C'était à moi, pardieu ! Il n'y a qu'un baron de Kalb qui soit maréchal du palais !

FERDINAND, terrible

Très-bien, monsieur le baron de Kalb, maréchal du palais ! Réglez vos comptes avec Dieu, vous allez mourir !

LE MARÉCHAL

Moi ? Allons donc, baron, vous êtes fou !

FERDINAND, tirant un pistolet de sa poche

N'essayez pas de fuir, monsieur, c'est inutile...

LE MARÉCHAL

Des pistolets !... Voulez-vous m'assassiner ?

FERDINAND

Non ; mais je veux que nous nous brûlions mutuellement la cervelle !... C'est une idée qui m'est venue en lisant cette lettre, qui est tombée de votre poche. (Il tire un mouchoir de sa poche.) Allons, monsieur, prenez un bout de ce mouchoir, je tiendrai l'autre.

LE MARÉCHAL

Mais à quoi donc pensez-vous, mon Dieu !

FERDINAND

Prenez le bout de ce mouchoir, vous dis-je ! car vous tremblez de telle façon, que vous pourriez bien manquer le but !... Allons, prenez, et remerciez Dieu, qui a songé à vous mettre, pour la première fois, quelque chose dans la tête. (Le maréchal veut sortir.) Non pas, non pas !... ceci est défendu !

LE MARÉCHAL

Dans cette chambre, baron, y songez-vous ?

FERDINAND

Allons, prends... Vise et vise bien !

LE MARÉCHAL

Oh ! jeune homme ! je ne permettrai pas que vous exposiez ainsi votre précieuse vie.

FERDINAND

Merci ! je n'ai plus rien à faire dans ce monde.

LE MARÉCHAL

C'est possible, baron ; mais, moi, j'ai beaucoup...

FERDINAND

Ah ! oui, je comprends, tu dois perpétuer cette race maudite qui fourmille autour des princes pour faire maudire les princes... La Providence a peut-être quelque but que l'avenir nous cache ; et quand on pense que voilà un homme inutile au monde entier... que dis-je, inutile ?... ce ne serait rien... nuisible, fatal, à qui l'État paye un subside avec lequel on nourrirait vingt pauvres et honnêtes familles ! quand on pense que voilà un lâche dont la poitrine frissonne à la vue d'une arme à feu, et à qui l'on met sur le cœur la même croix qu'à ceux dont le cœur bat au nom du courage et de l'honneur ! Je sais bien que toute chose a son contre-poids dans la balance sublime de l'univers, qu'il faut des vipères et des courtisans, du moment qu'il y a de nobles animaux et de nobles hommes ; mais que le courtisan ne vienne pas ramper sur mon amour ; que la vipère ne vienne pas jeter son venin sur mes fleurs, ou, vipère et courtisan, j'écrase tout sous mon pied !

LE MARÉCHAL

Laissez-moi, baron.

FERDINAND

Que je te laisse, malheureux...

LE MARÉCHAL

Oui, je vais tout vous découvrir.

FERDINAND

Et que m'apprendras-tu que je ne sache déjà ?

LE MARÉCHAL

Bien des choses, mon cher baron ; bien des choses, pourvu que vous ayez une minute de patience.

FERDINAND

Jusqu'où en étais-tu venu avec elle ? Dis-le moi, ou tu es mort !

LE MARÉCHAL

Mais écoutez donc, très-cher. C'est votre père, c'est le président lui-même... Mais vous n'écoutez point !... Baron, je ne connais pas la jeune fille... Je l'ai vue une fois dans ma vie, voilà tout.

FERDINAND

Oh ! lâche ! il ne la connaît pas !... il l'a vue une fois dans sa vie ! Après l'avoir perdue, il la renie ! Oh ! va-t'en... va-t'en, misérable ! Tu ne vaudrais pas la poudre qu'on brûlerait pour toi.

LE MARÉCHAL, se glissant par la porte entre-bâillée

Si l'on m'y reprend jamais !...

(Il sort.)

## Scène IV

Ferdinand, seul.

Et c'est pour un pareil homme qu'elle m'a trompé ! Oh ! juge éternel de l'univers ! puisque tu as détourné ton regard d'elle, n'y songe plus, abandonne-la-moi !... Tout ce que je demande pour ma part à ce monde, c'est elle, elle seule... Je renonce à toute la création... J'étais son dieu !... que je sois son démon ; cette union est horrible, mais elle est éternelle.

Scène V  
Ferdinand, le président.

Ferdinand va pour sortir ; il rencontre son père.

FERDINAND

Mon père !

LE PRÉSIDENT

En vérité, je suis heureux de te rencontrer, Ferdinand ; je viens t'annoncer une bonne nouvelle qui, à coup sûr, te surprendra. Asseyons-nous.

FERDINAND, s'approchant de lui

Mon père ! (Lui donnant la main.) Mon père !... (Tombant à genoux.) Ô mon père !

LE PRÉSIDENT

Qu'as-tu, mon fils ? Ta main est brûlante !... tu trembles !... Voyons, que fais-tu là, à mes genoux ?... Lève-toi !... mais lève-toi donc !

FERDINAND

Non, pas avant que vous m'ayez pardonné.

LE PRÉSIDENT

Que veux-tu dire ?

FERDINAND

Pardon pour mon ingratitude ! Oh ! je suis malheureux... j'ai méconnu vos conseils... Et cependant... cependant, mon Dieu, vos conseils étaient prophétiques ! Pardonnez-moi, mon père, pardonnez-moi !

LE PRÉSIDENT

Ferdinand, je ne te comprends pas.

FERDINAND

Oh ! mon père, cette jeune fille, cette Louise...

LE PRÉSIDENT

Oui, j'ai eu tort, Ferdinand, de me laisser entraîner ainsi... Mais, de sang-froid, en songeant combien cette enfant était douce, résignée et belle... de sang-froid, j'ai maudit ma dureté, et je suis descendu pour m'excuser près de toi.

FERDINAND

Vous excuser près de moi ? Oh ! mon père ! votre désapprobation était sagesse, votre dureté pressentiment... Cette Louise, mon père...

LE PRÉSIDENT

Est une bonne, une excellente fille ! aussi je rétracte mon jugement trop précipité, et, en lui rendant toute mon estime, je lui promets la moitié de mon amour.

FERDINAND

Oh ! et vous aussi, vous aussi, mon père !... N'est-ce pas qu'il était facile de se tromper à cette innocence ? n'est-ce pas qu'il est impossible, quand on l'a vue, de ne point l'aimer ? Eh bien, cette Louise, mon père...

LE PRÉSIDENT

Est digne d'être ma fille, Ferdinand... Sa beauté lui tiendra lieu de fortune, et sa vertu d'ancêtres... Tu es assez noble et assez riche pour deux... Que Louise soit à toi, mon fils ! non-seulement je ne m'oppose plus à cette union, mais encore j'y consens avec joie.

FERDINAND

Oh ! ceci me manquait encore !... Adieu, mon père.

(Il s'élançait hors de l'appartement.)

LE PRÉSIDENT

En vérité, ce serpent de Wurm avait raison : la ligne droite est la plus courte, mais la ligne courbe est la plus sûre.

## HUITIÈME TABLEAU

*Le boudoir de lady Mylfort.*

Scène première

Lady Mylfort, Sophie.

LADY MYLFORT, à Sophie

L'as-tu vue ? viendra-t-elle ?



SOPHIE

À l'instant, madame ; je l'ai trouvée chez elle, en robe du matin, et elle a demandé seulement quelques minutes pour s'habiller.

LADY MYLFORT

A-t-elle fait des difficultés pour venir ?...

SOPHIE

Elle a paru surprise, est demeurée un instant rêveuse, et m'a regardée avec de grands yeux étonnés. Je me préparais déjà à ses défaites, lorsque, à mon grand étonnement, elle m'a répondu : « Votre maîtresse désire aujourd'hui ce que j'aurais souhaité d'elle demain. »

LADY MYLFORT

Me serais-je trompée à l'égard de cette jeune fille, et serait-elle autre que je ne l'espérais ?... Oh ! Sophie ! si elle allait n'être point une femme ordinaire ! si j'allais être forcée de reconnaître moi-même qu'elle mérite son amour !...

SOPHIE

Oh ! milady, faites-y attention !... Vous n'avez point là l'humeur qui convient pour recevoir une rivale. Rappelez-vous qui vous êtes ! appelez à votre secours l'orgueil de votre naissance, la fierté de votre rang.

LADY MYLFORT

Que dis-tu, folle ?

SOPHIE

Il ne suffit pas, milady, que les diamants étincellent dans vos cheveux ; il ne suffit pas que votre antichambre regorge d'heiduques et de pages ; il ne suffit pas que vous receviez la petite bourgeoise dans le plus charmant boudoir de votre palais ! elle ne fera attention à aucune de ces choses, je vous en répons.

LADY MYLFORT

N'est-il pas insupportable, en vérité, que les femmes, dans quelque condition qu'elles soient, aient des yeux si clairvoyants pour les faiblesses des femmes !

UN LAQUAIS, annonçant

Mademoiselle Louise Miller !

LADY MILFORT

C'est bien ! Laisse-nous, Sophie ! (Sophie sort.) Allons, maintenant, voici l'heure du combat !... Qu'elle entre !

## Scène II

Lady Mylfort, Louise.

Louise reste près de la porte ;  
lady Mylfort la regarde dans une glace.

LOUISE

Madame, j'attends vos ordres...

LADY MILFORT

Ah !... il y a quelqu'un là ?...

LOUISE

Oui, madame, quelqu'un que vous avez fait demander.

LADY MYLFORT

Ah ! vous êtes la jeune fille en question ?... une certaine... ?  
Comment donc vous nomme-t-on ? Je ne me le rappelle plus.

LOUISE

Mon père s'appelle Miller, madame ; et vous avez désiré, m'att-on dit, parler à sa fille.

LADY MYLFORT

Ah ! très-bien ! oui, oui, je me souviens... Vous êtes cette jeune personne qui fait si grand bruit à la cour depuis quelque temps... (À part.) Agréable, sans doute ; mais ce n'est point une beauté... (Haut.) Approchez, mon enfant ! (Bas.) Ah ! nous avons pleuré !... (Haut.) Approchez encore plus près... tout près !... Est-ce que je vous fais peur, mademoiselle ?

LOUISE

À moi, madame ?... Oh ! mon Dieu, non !... Je ne crains plus rien maintenant.

LADY MYLFORT

Voyez cela !... On vous a recommandée à moi, mademoiselle ;

on m'a dit que vous aviez un peu d'instruction, quelque usage de la société... Je le crois, car, pour rien au monde, je ne voudrais traiter de menteur un si haut protecteur que celui que vous avez.

LOUISE

Et cependant, madame, je ne connais personne qui puisse se donner la peine de me chercher une patronne.

LADY MYLFORT, bas

Allons, allons, plus d'aplomb que cette physionomie n'en laissait deviner !... (Haut.) Et quel âge avez-vous, mademoiselle ? si, toutefois, on ose vous faire cette question...

LOUISE

Dix-huit ans.

LADY MYLFORT, à part

Dix-huit ans !... Oh ! c'est bien, cela !... la première pulsation de l'amour... le premier éveil de la passion... le premier son argentin du bonheur dans le clavier vierge de l'imagination. (Elle se lève.) Et lui aussi, il aime pour la première fois !... Au fait, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les premiers rayons d'un amour se rencontrent et se confondent ? (Haut.) Allons, c'est décidé, ma chère ; je veux m'occuper sérieusement de toi... Ma Sophie se marie, tu auras sa place.

LOUISE

Je vous remercie de cette grâce, milady, comme si je pouvais l'accepter !

LADY MYLFORT

Comment ! vous refusez ?

LOUISE

J'ai ce regret, milady...

LADY MYLFORT

Voyez donc la grande dame !... D'ordinaire, les jeunes filles de votre condition s'estiment heureuses lorsqu'elles trouvent des maisons où se placer. Qu'ambitionnez-vous donc, ma précieuse ?... Ces doigts sont-ils trop délicats pour le travail ?... Est-ce ce visage chiffonné qui vous rend si fière ?

LOUISE

Hélas ! madame, mon visage m'appartient aussi peu que ma naissance !... tous deux me viennent du hasard, et je ne serai jamais fière de l'un, ni honteuse de l'autre.

LADY MYLFORT, remontant à la cheminée

Ou peut-être croyez-vous que votre jeunesse et votre fraîcheur doivent durer éternellement !... Pauvre enfant !... Celui qui t'a mis une telle erreur en tête, que ce soit qui cela voudra, a menti, à toi et à lui-même. Hélas ! ce que ton miroir te vend pour de l'or massif n'est qu'une mince et légère feuille de vermeil, qui, un jour ou l'autre, restera aux mains de ton adorateur !... Que feras-tu, alors ?

LOUISE

Je plaindra l'adorateur, milady, qui aura acheté un diamant, non pour le diamant lui-même, mais pour l'or sur lequel il le croyait monté.

LADY MILFORT, paraissant  
ne pas écouter et redescendant

Oh ! c'est que je connais cela ! une jeune fille de votre âge a toujours deux miroirs, le vrai et le faux, sa glace et son admirateur... La complaisante docilité du second corrige la rude franchise du premier... Et vous, naïves jeunes filles, vous ne croyez que celui-ci, quelque chose que vous dise celui-là... Puis, un beau jour, l'adorateur se retire, le miroir reste seul... (elle va sur le sofa) et la terrible vérité apparaît tout entière.

LOUISE, la regardant

Vous avez là un bien magnifique collier de saphir, madame, pour une femme qui vient de faire un si beau discours sur les vanités humaines.

LADY MYLFORT

Et quand on pense que ce sont les conseils de cette prétendue beauté qui vous rendent si fière que de refuser la condition que je vous offre !...

LOUISE

Oh ! non, madame, vous vous trompez, ce ne sont point les conseils de cette prétendue beauté, comme vous dites. C'est une voix bien autrement sévère !... (Elle s'approche.) Cette voix me dit, madame, qu'il y a dans ce monde certaines choses qu'il faut bien se garder de rapprocher, les unes étant un reproche pour les autres.

LADY MYLFORT

Que voulez-vous dire, mademoiselle ? Expliquez-vous.

LOUISE

Je veux dire, madame, que vous vous repentiriez bientôt d'avoir placé à vos côtés une pauvre fille dont l'innocence bourgeoise serait la censure éternelle de vos fêtes et de vos plaisirs... Encore une fois, madame, veuillez donc m'excuser ; car je ne puis accepter, si honorable qu'elle soit pour moi, la place de votre femme de chambre.

LADY MYLFORT, à part

Oh ! c'est insupportable qu'elle me dise cela ! et insupportable surtout qu'elle ait raison !... (Haut.) Jeune fille !... jeune fille !... il y a à ton refus un autre motif que celui que tu me donnes... Mais prends garde que je le découvre jamais !...

LOUISE

Et, quand vous l'aurez découvert, madame, croyez-vous que je craigne votre vengeance ? Hélas ! ma misère est montée si haut, madame, que ma franchise même, cette vertu si étrangère aux lieux où je me trouve, ne peut augmenter !... Vous voulez, dites-vous, me tirer de la poussière de mon origine ? J'oserai demander à milady quelle chose, de ma part, a pu l'autoriser à se poser comme la créatrice de mon bonheur, avant d'être certaine que je consentirais à recevoir le bonheur de ses mains ? D'ailleurs, pour dispenser ainsi le bonheur, êtes-vous heureuse vous-même, milady ?... Et si, maintenant, nous devons échanger cœur contre cœur, si sombre que soit ma destinée, n'accepteriez-vous pas l'échange... avec reconnaissance, avec joie ?... Oh ! vous

voyez bien que vous n'osez pas dire non, madame...

LADY MYLFORT, s'asseyant

Ah ! incompréhensible ! inouï !... Jeune fille, jeune fille, tu n'es pas née avec cette grandeur dans l'âme, et ton père est trop vieux pour te l'avoir donnée... Elle te vient d'une autre source, avoue-le !

LOUISE

Qu'ai-je besoin de vous avouer ce que vous savez aussi bien que moi, madame ?

LADY MYLFORT, se levant

Eh bien, oui, je sais cela... Je sais autre chose encore, je sais plus que je ne voudrais savoir, enfin. C'est te dire que tu as osé l'aimer assez longtemps ; qu'il faut, à partir d'aujourd'hui, renoncer à cet amour, entièrement, complètement.

LOUISE

Quand j'aurais renoncé, non pas à l'aimer, c'est impossible ! mais à le lui dire, vous en aimerait-il davantage, madame ?

LADY MYLFORT

Eh bien, soit ; je ne puis être heureuse avec lui, mais je puis t'empêcher de l'être. Détruire la félicité d'une rivale, c'est encore une félicité.

LOUISE

Une félicité dont un autre vous a déjà privée, milady. Ne calomniez donc pas votre propre cœur ; car vous êtes incapable d'exécuter les menaces que vous m'adressez ; vous êtes incapable de torturer une pauvre créature qui ne vous a fait d'autre mal que d'avoir pensé, senti, éprouvé comme vous... Milady, votre colère me recommande avec votre douceur.

(Elle remonte.)

LADY MYLFORT

Mais où suis-je donc, mon Dieu ? à quel emportement me suis-je laissée aller ? Ah ! oui, il fallait que je fusse folle pour dire ce que j'ai dit ! Louise, cœur pur, âme céleste, pardonne à une insensée !... Non, tu dis vrai, pauvre enfant, non, pour l'em-

pire du monde, je ne voudrais pas toucher à un seul de tes cheveux ! Souhaite, demande, exige tout ce que tu voudras, je te le donnerai... Louise, je veux être ton amie, ta sœur, ta mère... Tu es pauvre, eh bien, bijoux, chevaux, voiture, je vendrai tout... je te donnerai tout ! Mais renonce à lui !

LOUISE

C'est fait, madame, sans que vous ayez eu besoin de rien donner ni rien offrir.

LADY MYLFORT

Que dis-tu ?

LOUISE

Raillez-vous un cœur désespéré, madame ? ou n'avez-vous réellement pris aucune part à l'infâme action ?... Vous me demandez de renoncer à lui, madame ? Eh bien, prenez-le... Je vous abandonne à tout jamais et sans retour l'homme qu'on a arraché de mon cœur déchiré et saignant !... Peut-être ne le saviez-vous pas, d'ailleurs, que vous détruisiez le ciel de deux amants, que vous sépariez deux âmes qui se croyaient réunies dans une éternité d'amour et de bonheur ! Prenez-le, il est à vous maintenant, milady !... Prenez-le et conduisez-le à l'autel !... Seulement, n'oubliez pas que le fantôme sanglant d'une suicidée se dressera entre vous deux, au moment où vos lèvres échangeront leur premier baiser !... Adieu, milady... Le Seigneur est miséricordieux !...

(Elle sort.)

### Scène III

Lady Mylfort, seule.

Qu'a dit cette malheureuse ? Mon Dieu ! j'ai mal entendu sans doute... Mais non, elles résonnent encore à mon oreille, les paroles de ma condamnation, celles que j'entendrai retentir jusqu'au fond de mon cœur, le jour du dernier jugement !... « Prenez-le !... » Qui, malheureuse ?... Le don de ton agonie, le legs de ton désespoir... « Prenez-le !... » Oh ! de quel ton et avec

quel regard elle a dit cela, la fière abandonnée !... « Prenez-le !... » Non, non ! ce qu'une autre femme peut faire, je le ferai ! et Jeanne de Norfolk sera toujours à la hauteur de quiconque voudra se mesurer à elle !... Et maintenant, referme-toi, cœur saignant ! et maintenant, brûlez mes yeux, plutôt que de couler sur mes joues, larmes désespérées ! et maintenant, évanouissez-vous et disparaissez à jamais, songes dorés de l'amour !... À partir de cette heure, tout est fini !... d'un seul coup, je brise et les liens qui m'attachaient au duc, et cette passion terrible qui m'enchaînait à Ferdinand ! Allons, allons ! il faut que cela s'accomplisse, aujourd'hui même, à l'instant... avant que je le revoie !... Si je le revoyais, mon Dieu !... je ne répondrais plus de rien !

#### Scène IV

Lady Mylfort, Sophie.

SOPHIE

Madame, le maréchal du palais est là.

LADY MYLFORT

Le maréchal ?

SOPHIE

Il vient de la part de Son Altesse, et demande si milady est visible.

LADY MYLFORT

C'est justement l'homme qu'il me faut pour le message. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas voir de mes propres yeux comment l'illustre marionnette supportera la colère du prince.

SOPHIE

Qu'ordonne milady ?

LADY MYLFORT, à une table, écrivant

Qu'il entre. (Sophie sort. – Lady Mylfort, écrivant.) Il dira que j'ai oublié ses bienfaits, il m'accusera d'ingratitude, il dira que j'étais seule, abandonnée, et qu'il m'a tirée de la misère... Prince, prince ! dis ce que tu voudras... Ma honte a tout payé avec usure !



## Scène V

Lady Mylfort, Sophie, le maréchal.

LE MARÉCHAL, qui est entré depuis quelques instants, tournant autour de lady Mylfort

Milady paraît un peu distraite... Milady paraît fort distraite... Milady... (À part.) Il faut que j'aie la témérité de tousser. (Il tousse ; lady Mylfort se retourne.) Ah ! milady, Son Altesse m'envoie vous demander s'il y aura ce soir bal ou comédie.

LADY MYLFORT

L'un ou l'autre, au choix de Son Altesse, mon très-cher maréchal.

LE MARÉCHAL, à part

Elle a dit : « Très-cher !... »

LADY MYLFORT

Maintenant, voulez-vous bien vous charger d'un message ?

LE MARÉCHAL

Moi, madame ?

LADY MYLFORT

Pour le duc.

LE MARÉCHAL

Avec empressement.

LADY MYLFORT

Ah ! très-bien !... Sophie, dis qu'on mette mes chevaux, et rassemble tout mon domestique dans cette chambre.

SOPHIE

Mais, madame...

LADY MYLFORT

Eh bien ?

SOPHIE

J'obéis !... Que va-t-il se passer, mon Dieu ?...

LE MARÉCHAL

Vous paraissez agitée, madame ?

LADY MYLFORT

Maréchal, une bonne nouvelle !...

LE MARÉCHAL

En annoncez-vous jamais d'autre, madame ?

LADY MYLFORT

Il va y avoir une place vacante à la cour !

LE MARÉCHAL

Bah !

LADY MYLFORT

Et, si vous avez une sœur, une nièce... quelque parente qui cherche fortune, enfin...

LE MARÉCHAL

Je ne comprends pas !

LADY MYLFORT, lui montrant  
la lettre adressée au prince

Lisez, lisez tout haut !...

(Les domestiques sont rassemblés au fond.)

LE MARÉCHAL, lisant

« Mon gracieux seigneur, le bonheur de votre duché a été la condition première de notre amour... Les cris de misère et de douleur de votre peuple sont montés jusqu'à moi... Le pacte est rompu !... Je hais la faveur qu'arrosent les larmes de cent mille créatures humaines ! Donnez cet amour, auquel je ne puis plus répondre, à votre pays qui l'implore, et apprenez d'une princesse anglaise à avoir pitié de votre peuple allemand. Dans une heure, j'aurai passé la frontière.

» JEANNE DE NORFOLK. »

TOUT LE MONDE

Passé la frontière ?

LE VIEUX DOMESTIQUE, s'approchant de lady Mylfort

Pardon de ce que je vous ai dit, madame ; si vous avez besoin d'un serviteur dévoué...

LADY MYLFORT

Ami, je t'ai promis que tu reverrais tes enfants, et tu les reverras !... C'est la dernière grâce que je demanderai au duc ! (lui donnant sa main à baiser.) Adieu !...

LE MARÉCHAL

Le ciel me préserve, ma toute belle et gracieuse dame, de porter une pareille lettre au duc ! Il faudrait, en vérité, que je fusse fou.

LADY MYLFORT

C'est pourtant vous que j'en charge, maréchal... Eh ! mon Dieu ! ce message vous vaudra la faveur de celle qui me succédera !... Gardez, gardez.

LE MARÉCHAL

Au fait, madame, j'ai toujours été votre très-humble serviteur.

LADY MYLFORT

Vous êtes étonnés de ce que vous voyez et de ce que vous entendez, braves gens, et vous attendez avec anxiété le mot de l'énigme... Approchez, mes amis ! vous m'avez servi avec zèle et loyauté... Il est étrange que le souvenir de votre fidélité doive se marier à celui de mon abaissement, et que mes jours les plus sombres aient été vos jours les plus heureux !... N'importe ! je me souviendrai, je vous le promets ! Adieu, mes enfants !... Je vous quitte !... Vous ne me reverrez jamais ! Adieu ! Émilie de Mylfort n'existe plus, et Jeanne de Norfolk est trop pauvre pour se charger de sa dette !... Ce palais est au duc : qu'il demeure la propriété de Son Altesse !... Mais mon argent, mes bijoux m'appartiennent ; je les ai payés assez cher pour les regarder comme ma propriété !... Mon trésorier partagera entre vous tout ce que je possède, et le dernier de vous sortira d'ici plus riche que sa maîtresse ! Oui, oui, je vous comprends, mes amis !... mais c'est impossible... impossible que je demeure ici... un jour, une heure, une minute de plus !... Adieu !... adieu !... adieu pour jamais !

(Elle sort.)

TOUS

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE MARÉCHAL

Allons porter cette lettre au duc ! J'ai trouvé un moyen !...

(Il sort.)

LADY MYLFORT, rentrant

Encore une fois, adieu !

(Elle tend ses deux mains ; les plus rapprochés  
d'elle tombent à genoux et les lui baisent.)

ACTE CINQUIÈME  
NEUVIÈME TABLEAU

*Chez Miller.*

Scène première  
Miller, seul, sortant d'une chambre.

Louise !... mon enfant, où es-tu ? Réponds-moi donc ! C'est moi... c'est ton père !... (Il va à l'autre chambre.) Louise !... Personne là, non plus !... Peut-être est-elle rentrée depuis que je suis rentré moi-même ! (Il va à l'escalier.) Louise !... (Il allume une lampe avec sa lanterne.) Patience ! pauvre malheureux père... patience ! Attends qu'il fasse jour, et va chercher ta fille au bord de la rivière. Peut-être la retrouveras-tu là !... Ô mon Dieu ! mon Dieu ! si j'ai péché par trop d'amour pour ma fille... ô mon Dieu ! tu me punis bien durement !

Scène II  
Miller, dans un fauteuil ; Louise, entrant.

LOUISE

J'espérais qu'ils me manqueraient de parole, et que je serais dégagée de mon serment ; mais ils s'en sont bien gardés, les infâmes ! Je leur appartiens toujours. (Allant au vieillard.) Mon père !

MILLER

Es-tu là, mon enfant ? est-ce toi ? est-ce bien toi ?

LOUISE

Oui, mon père... Depuis quand êtes-vous de retour ?

MILLER

Depuis cinq minutes... Mais reçois tous mes remerciements, ma Louise bien-aimée... Wurm m'a tout dit.

LOUISE

Tout ?

MILLER

Oui, que tu renonçais à Ferdinand...

LOUISE

Voilà tout ce qu'il vous a dit ?...

MILLER

Tout ce qu'il m'a dit... Y a-t-il donc autre chose ?...

LOUISE

Non !... Et ?...

MILLER

Et que le président, satisfait de ta docilité, m'ouvrirait les portes de la prison.

LOUISE

Et ma mère ?

MILLER

En liberté aussi, la pauvre vieille !... Je l'ai conduite, à moitié folle, chez sa sœur. Je ne me fiais pas à la parole de cette belette de Wurm... Une seconde scène comme celle de ce matin l'aurait tuée... et, quoique ce soit elle la vraie coupable...

LOUISE

Il n'y a pas d'autre coupable que moi, mon père...

MILLER

Mon enfant, mon enfant !... avec quel ton tu me dis cela !

LOUISE

Ne suis-je point calme ?

MILLER

Trop calme, Louise !... et c'est cela qui m'inquiète...

LOUISE

Père, j'ai livré un violent combat !... mais Dieu a donné la force à ta fille, et ta fille a vaincu !... On dit, mon père, que notre sexe est faible... Ne crois pas cela, père... Nous reculons devant un danger frivole ; mais nous marchons à la mort, et nous lui tendons la main d'un front aussi calme que pourrait le faire le plus intrépide soldat !... Vous vous trompez, mon père, non-seulement je suis calme, mais encore je suis gaie.

MILLER

Louise, Louise ! j'aimerais mieux des larmes que cette gaieté-là.

LOUISE, allant à une table

Comme je vais les tromper tous !... Oh ! l'amour est plus adroit et plus fort qu'eux... Il ne savait pas cela, l'homme à la sinistre étoile !... Il a cru sceller sa tromperie par un serment... Le serment lie les vivants ; mais, vienne la mort, et la mort brise tout à la fois le serment et la vie !

(Elle écrit.)

MILLER, s'approchant lentement

Que fait-elle ?

LOUISE

J'ai promis de ne plus revoir Ferdinand, mon père ; mais je n'ai pas promis de ne plus lui écrire.

MILLER

C'est ton adieu ?

LOUISE

Oui, mon père... le dernier... Vous lui remettrez cette lettre, n'est-ce pas ?

MILLER

À la condition que je la lirai...

LOUISE

Comme tu voudras, père... Mais, crois-moi, tu n'en sauras pas davantage... Pour tout le monde, cette lettre est froide et insensible comme un cadavre ; aux yeux de celui à qui elle est destinée seulement, elle est vivante.

MILLER, lisant

« Tu es trahi, Ferdinand !... une fourberie sans exemple a brisé la douce alliance de nos cœurs... Je ne puis t'en dire davantage ; car un serment terrible me lie, et ton père m'a entourée d'espions. Ainsi donc, nous ne devons plus nous revoir, ni dans cette pauvre chambre dont ta présence faisait un palais, ni dans ce modeste jardin à qui le Seigneur, quand le soir nous parlions d'avenir, faisait un dais de si belles étoiles, qu'un instant j'ai cru qu'il approuvait notre amour... Cependant, si tu veux me rejoindre, mon bien-aimé Ferdinand, je sais un troisième lieu... où aucun

espion ne peut nous suivre, où aucun serment ne me liera plus ! »  
(Miller regarde fixement sa fille.)

LOUISE

Pourquoi me regardes-tu ainsi, père ?... Lis jusqu'à la dernière ligne, lis !...

MILLER, continuant

« Mais il faut que tu aies le courage de voyager sur une route obscure, où rien n'éclairera ta marche, que ta Louise et Dieu... Laisse derrière toutes les folles espérances, tous les vains désirs... et ne viens qu'avec ton amour et ton cœur !... Si tu y consens, pars lorsque la cloche des Carmélites sonnera le douzième coup... » (Miller pose la lettre et regarde Louise.) Et ce troisième lieu, ma fille, quel est-il ?

LOUISE

Tu ne le connais pas, père ? tu ne le connais pas ? C'est singulier !... il est dépeint cependant de manière à ce qu'on ne s'y trompe point ! Ferdinand le trouvera, lui, j'en suis sûre...

MILLER

Parle plus clairement, Louise !... On dirait que tu es en délire, et cela m'épouvante.

LOUISE

Ne me trouvais-tu pas trop calme tout à l'heure, au contraire ?... Écoute, mon père, c'est que je ne sais qu'un nom pour désigner ce troisième lieu... Il ne faut pas t'effrayer de ce nom, que les hommes aveugles lui ont donné dans leur terreur... C'était l'amour qui eût dû l'appeler de son plus doux, de son plus beau nom... car il réunit à tout jamais les vrais amants que la méchanceté des puissants a séparés... Ce troisième lieu... bon père, ne t'effraye pas, ce troisième lieu... c'est la tombe...

MILLER

Oh ! mon Dieu !

LOUISE

Bon père !... ce ne sont que les terreurs qui entourent le mot !... Écarte les terreurs, et tu ne verras plus rien, sinon un lit



de fiançailles sur lequel l'aurore étend son tapis doré, et sur lequel le printemps sème ses plus charmantes fleurs !... C'est au pécheur tremblant, c'est au coupable épouvanté de redouter la mort, mais non aux cœurs purs et fidèles qui vont se réunir à Dieu. Pour les premiers, la mort n'est qu'un squelette hideux ; pour les autres, c'est un jeune et bel ange, fier de l'amour, beau comme lui, mais moins trompeur que lui... un silencieux et complaisant génie, qui offre un appui à la pauvre âme exilée, qui lui ouvre le palais enchanté de la suprême splendeur, salue amicalement et disparaît.

MILLER

Ô ma fille ! ma fille ! tu veux porter la main sur toi-même !  
Ma fille ! tu ne commettras pas un pareil crime.

LOUISE, la tête sur le sein de son père

Mon père ! abandonner une société qui me repousse ; quitter un monde où j'aurai tantôt épuisé toutes mes larmes, pour un autre monde où je serai éternellement heureuse... est-ce un crime, cela ?

MILLER

Oui, un crime !... et le plus terrible, le plus abominable de tous... le seul qui soit sans pardon, car il est sans repentir.

LOUISE

Oh ! cela ne sera pas si rapide, mon père !... j'aurai le temps de demander miséricorde au Tout-Puissant.

(Elle va s'asseoir.)

MILLER

Ma fille, je ne suis pas un théologien ; mais il me semble que tu insultes Dieu... Prends garde !... prends garde !

LOUISE

Aimer, est-ce insulter Dieu, mon père ?

MILLER

Oui, si ton amour pour la créature te fait oublier le Créateur !... Tu m'as courbé bien bas, ma fille... bien bas !... Peut-être, moi aussi, m'entraîneras-tu dans cette tombe que tu veux ouvrir !

Écoute-moi, Louise : tu n'étais pas seulement mon enfant... tu étais mon idole, ma vie, mon tout... S'il reste en ton cœur la plus petite place à l'amour filial, songe aux seize années qui viennent de s'écouler pour moi, dans l'espérance des années à venir ! Tu le vois, mon enfant, mes cheveux blanchissent... c'est le moment de la vie où nous autres pères avons besoin de recueillir l'amour que nous avons semé !... Louise ! Louise ! au lieu de cette moisson d'amour, ne me donneras-tu qu'une moisson de larmes et de désespoir ?

LOUISE

Arrêtez !... arrêtez, mon père !... que puis-je, que dois-je, que faut-il faire ?

(Elle se lève.)

MILLER

Si les caresses de ton Ferdinand sont plus brûlantes que les larmes de ton père, il faut mourir.

LOUISE

Père, voici ma main ! Oh ! que puis-je vouloir ?... ne suis-je pas un misérable jouet aux mains de la fatalité ?... Malheur à moi, de quelque côté que je me retourne !... Ici, mon père !... là, Ferdinand !

(Elle tombe.)

MILLER

Oui, mais ton père est présent : il pleure, il implore, il prie.

LOUISE

Qu'il soit donc fait comme vous voulez, mon père... (Elle déchire la lettre.) C'était le seul moyen de me justifier à ses yeux ; et maintenant, que Dieu ait pitié de moi.

MILLER, à genoux

Ma fille, mon enfant ! Oh ! je la reconnais là, ma Louise... Louise, tu as perdu un amant, mais tu as sauvé ton père !... Toi morte, je mourrais ! Comment Dieu a-t-il permis que, moi, pauvre pécheur, je donnasse le jour à cet ange ?

LOUISE

Mais partons, partons, mon père ; sans regard, quittons cette ville, quittons ce pays... loin, bien loin !... Qu'il ne sache pas où nous sommes ; qu'il ne puisse jamais nous rejoindre où nous serons. Si je le revois, mon père, si je le revois, je ne réponds plus de rien.

MILLER

Partons, oui, partons à l'instant même.

LOUISE

Mon père ! c'est lui ! je suis perdue !

### Scène III

Les mêmes, Ferdinand.

MILLER

Qui, lui ?

LOUISE

Ferdinand... Regarde ! il vient pour me tuer.

MILLER, s'élançant devant Ferdinand

Vous ici, baron ?

FERDINAND, écartant Miller,  
et s'avançant avec lenteur

Conscience surprise... Merci, l'aveu est terrible, mais il est prompt et sûr, et m'épargne le doute. Bonsoir, Miller.

MILLER

Mais, au nom du ciel ! que voulez-vous, baron, et qui vous amène ?

FERDINAND

Je sais un temps où, en m'attendant, on divisait la journée en secondes... Je sais un temps où l'ardent désir de me voir poussait du doigt l'aiguille de la lente horloge, où chaque battement de la pendule éveillait une pulsation dans un cœur ! Comment se fait-il que ma présence surprenne maintenant au point qu'on me demande, en me voyant, quelle cause m'amène et ce que je viens faire ?

MILLER

Baron, s'il reste encore une étincelle de pitié dans votre âme,

si vous ne voulez pas tuer celle que vous dites, partez, ne restez pas un instant de plus. Dès que vous mettez le pied dans ma pauvre maison, le bonheur s'enfuit épouvanté ! Dans cette chambre, où la joie et l'innocence seules étaient entrées, vous avez appelé tous les malheurs. Oh ! baron, ayez pitié de nous !

FERDINAND

Mon ami, tu te trompes ; je viens, au contraire, annoncer à ta fille une heureuse nouvelle.

MILLER

Nouvel espoir pour un nouveau désespoir. Oh ! non, non ! vous êtes bien un messenger de malheur.

FERDINAND, se levant

Écoute, et tu en jugeras : une seule personne s'opposait au bonheur de ta fille et au mien, lady Mylfort, une seule volonté nous séparait l'un de l'autre, celle de mon père... Eh bien, lady Mylfort vient de quitter le duché à l'instant même ; mon père approuve mon amour. Notre heureuse étoile se lève enfin, et je suis ici pour acquitter ma parole donnée, en conduisant ma fiancée à l'autel.

MILLER

L'entends-tu, ma fille ?... l'entends-tu ? Il est venu pour railler tes espérances déçues... Oh ! baron ! railler avec la douleur, c'est affreux !

FERDINAND

Tu crois que je plaisante, vieillard ? Non, sur mon honneur, je ne dis que la vérité ; aussi vrai que ta fille m'aime, je viens ici pour être son époux. Eh bien, j'espère que voilà un serment positif, sacré !... Comment, à cette nouvelle, la rougeur de la joie ne monte-t-elle point aux joues de ma belle et chaste fiancée ? Oh ! il faut donc que le mensonge soit ici la monnaie courante, pour que la vérité y trouve si peu de créance ! Tu te méfies de mes paroles, vieillard ? tu ne crois pas à ma promesse, jeune fille ? Il vous faut à tous deux des témoignages écrits, n'est-ce pas ? Vous ne croyez qu'aux choses écrites ! (À Louise.) Eh bien,

lisez.

(Il lui met devant les yeux la lettre de Kalb.)

LOUISE, s'affaissant sur un fauteuil

Ah !

MILLER

Que signifie cela, baron ? Je ne vous comprends point.

FERDINAND, lui montrant sa fille

Celle-ci m'a compris... Tiens !

MILLER

Mon Dieu ! ma fille... Elle disait vrai, il la tuera !

FERDINAND

Pâle comme la mort !... Regarde ! elle me plaît ainsi, ta fille !  
Jamais elle ne m'a paru si belle ! L'haleine du jugement dernier,  
qui fait tomber du visage le fard menteur avec lequel l'hypocrisie  
espérait tromper les cœurs célestes, l'haleine du jugement dernier  
a déjà effleuré sa face ! Ah ! malheureuse ! tu ne nieras pas  
maintenant, j'espère !

MILLER

Arrière ! arrière !... Je n'ai pu la préserver de ton amour, mais  
je saurai la préserver de ta colère.

FERDINAND

Laisse-nous, vieillard ! tout est entre nous deux ; et je n'ai rien  
à démêler avec toi. Parle, malheureuse ! as-tu écrit cette lettre ?

MILLER

Souviens-toi, mon enfant, souviens-toi...

LOUISE

Oh ! cette lettre ! cette lettre !

FERDINAND

Comme c'est heureux qu'elle soit tombée entre mes mains !  
Oh ! le hasard fait parfois des choses merveilleuses ! Au fait, la  
Providence n'est point étrangère au passereau qui tombe ; pour-  
quoi ne serait-ce pas elle qui arrache le masque au démon qui  
voulait se faire passer pour un ange ?... Allons, je veux une  
réponse : est-ce toi qui as écrit cette lettre ?

MILLER

Courage, ma fille ! un mot, un seul, et nous sommes sauvés tous !

LOUISE

Mon Dieu, mon Dieu ! secourez-moi ! Mon Dieu, mon Dieu ! donnez-moi la force !

FERDINAND

Ah ! n'est-ce pas que le mensonge coûte plus à faire que tu ne le croyais ? Par le ciel et l'enfer ! par l'inexorable vérité, réponds ! as-tu écrit cette lettre ?

LOUISE, mourante

Je l'ai écrite.

FERDINAND, reculant épouvanté

Tu mens, Louise, tu mens !... Oh ! parfois, sur le banc de la torture, l'innocence s'accuse de crimes qu'elle n'a point commis ! J'ai interrogé avec trop de violence, n'est-ce pas ? C'est parce que j'ai interrogé trop violemment que tu as avoué ?

LOUISE

J'ai avoué... ce qui est vrai.

FERDINAND

Non, te dis-je ! non, sur mon âme ! non, tu ne l'as pas écrite ! Ce n'est point ton écriture ! Et, fût-ce ton écriture, il n'est pas si difficile de contrefaire une écriture que de fausser les cœurs !... Dis-moi la vérité, Louise ! Ou, plutôt, non, un mensonge ! un mensonge ; la vérité me tuerait. (À genoux.) Louise, Louise ! tu n'as pas écrit cette lettre, n'est-ce pas ?

LOUISE

Par l'inexorable vérité, Ferdinand, j'ai écrit cette lettre.

FERDINAND

Tout est dit... Ô femme ! femme ! si tu savais ce que tu étais pour moi ! Oh ! que les mots sont pauvres et méprisables ! Tu étais ma vie, mon âme, mon éternité, et se jouer si cruellement de moi... C'est terrible, terrible !

LOUISE

Vous avez mon aveu, monsieur de Walter. Je me suis condamnée moi-même. Oh ! partez maintenant, partez ! abandonnez une maison où vous avez été si malheureux !

FERDINAND

Oui, oui, je m'en vais... Mais ma tête brûle, ma bouche est desséchée... Louise, Louise, un verre d'eau...

(Il tombe sur un fauteuil ; Louise sort.)

Scène IV

Miller, Ferdinand.

MILLER, s'approchant de Ferdinand

Cher baron ! cela soulagera-t-il vos chagrins, si je vous dis que je vous plains de tout mon cœur ?

FERDINAND

Bien, Miller, bien, merci !... Je suis d'autant plus sensible à ta pitié, que tu n'es pas coupable, toi !...

MILLER

Ah ! le Seigneur le sait !...

FERDINAND

Miller, je suis venu ici pour prendre des leçons de musique, et n'ai jamais songé à te donner le prix de mes leçons... Tiens, Miller...

(Il lui donne une bourse.)

MILLER

Pourquoi penser à cela dans ce moment, baron ? La bourse est entre bonnes mains. D'ailleurs, ce n'est point la dernière fois que nous nous voyons, j'espère ?

FERDINAND

Qui sait ?... Prends toujours, brave homme !

MILLER

Quelle idée étrange, baron !

FERDINAND

Eh ! mon Dieu ! n'as-tu jamais entendu dire que des jeunes gens partis pour une longue route étaient tombés au tiers du che-

min ?... Ce sont parfois les enfants de l'espoir que la fatalité frappe les premiers !... Ce que l'âge ne fait point, un coup de foudre peut le faire !... Ta Louise, non plus, n'est pas immortelle, vieillard !

MILLER

Dieu me l'a donnée !... la volonté de Dieu soit faite, dans sa miséricorde comme dans sa rigueur ; mais ce que vous avez demandé tarde bien, baron.

FERDINAND

Merci, j'ai le temps... Je te disais donc que Louise, non plus, n'est pas immortelle.

MILLER

Je le sais.

FERDINAND

Et cependant tu as mis sur cette jeune fille tout ce que tu avais d'espérance en ce monde... C'est imprudent, Miller, de jouer tout ce que l'on possède sur un coup de dé !... Miller ! on appelle téméraire le négociant qui charge toute sa fortune sur un seul vaisseau ! mais peut-être as-tu encore quelque autre enfant que je ne connais pas...

MILLER

Non, baron, je n'en ai pas d'autre. Avec quoi aimerais-je donc mes autres enfants, puisque mon cœur est tout à Louise ? Non, non, baron, Louise est bien ma seule, mon unique enfant !

FERDINAND

Miller, Miller, voyez donc ce que fait votre fille, et pourquoi elle ne m'apporte pas ce que j'ai demandé.

(Il sort.)

Scène V

Ferdinand, seul.

Son unique enfant !... Entends-tu, meurtrier... unique !... Et l'homme n'a rien au monde que cet instrument avec lequel il gagne sa vie... et sa fille avec laquelle il la partage !... Ainsi, en



lui prenant sa fille, non-seulement tu brises le cœur d'un père, mais encore tu voles le denier d'un mendiant !... En aurai-je le courage ? et, en eussé-je le courage, en ai-je le droit ?... Oh ! quand je pense que ce vieillard à cheveux blancs, que ce vieillard, qui ne m'a jamais rien fait, que ce vieillard qui m'aime et qui ne m'a point trompé, lui, que ce vieillard, dans un quart d'heure, sera là, sur le cadavre de sa fille glacée... à genoux... sanglotant, s'arrachant les cheveux, et me maudissant... parce que je lui aurai arraché sa seule, son unique espérance !... Oh ! non, non !... c'est impossible !... Ah ! vieillard, que tu as bien fait de prononcer ce mot *unique* !... Eh bien, soit ! elle te restera, ta seule, ton unique enfant !... Moi aussi, je suis le seul et unique enfant de mon père ! mais mon père ne m'aime pas comme tu aimes ta fille. D'ailleurs, il est riche, ambitieux !... mon père se consolera, tandis que, toi, vieillard !... oh ! tu en mourrais !... Allons, Ferdinand ! sois martyr jusqu'au bout !... D'ailleurs, si notre espoir se trompait, si la tombe était le néant, elle ne souffrirait plus !... Non !... non, qu'elle vive !... qu'elle vive, avec un fantôme attaché à ses pas !... que tous les jours elle entende sonner l'heure où je serai mort à ses yeux en la maudissant... Oh ! seul, seul, oui, seul !... et pas elle.. qui est l'unique enfant de ce vieillard !...

## Scène VI

Ferdinand, Miller.

MILLER

Vous allez être servi, baron : la pauvre fille a voulu vous faire, pour la dernière fois, une de ces boissons que vous aimiez tant à recevoir de sa main. Peut-être celle-ci vous semblera-t-elle amère... car bien des larmes y sont tombées tandis qu'elle la faisait.

(Louise entre.)

FERDINAND

Bien, Miller, bien !... Écoute, rends-moi un service.

MILLER

Parlez, baron ; lequel ?

FERDINAND

Je rentrerai tard, ce soir, au palais... On m'a remis une lettre pour mon père, une lettre importante, et pressée peut-être... Fais remettre ou plutôt remets toi-même cette lettre à la Présidence ; je te serai reconnaissant.

LOUISE, passant

Mon père, une autre que vous ne peut-il pas faire cette course ?

MILLER

Tu sais bien, pauvre enfant, que nous n'avons pas de domestiques, nous !... Monsieur le baron, j'y vais moi-même.

LOUISE

Mais, moi, mon père, ne puis-je y aller à votre place ?

MILLER

Il fait nuit noire, mon enfant... Oserais-tu bien te hasarder dans les rues à cette heure ?

FERDINAND, à part

Elle n'a point le courage de rester seule avec moi ! (Haut.)  
Louise, éclairez votre père !

(Louise éclaire Miller.)

## Scène VII

Ferdinand, Louise.

Tandis que Louise éclaire son père, Ferdinand verse un flacon de poison dans la carafe de limonade.

FERDINAND

Pars, vieillard, pars tranquille ! je ne profiterai point de ton absence pour te voler ta seule, ton unique enfant ! (Appelant.)  
Louise !

LOUISE, se rapprochant

et posant la bougie sur la table

Monsieur le baron ?...

FERDINAND

Louise, vous aviez donc bien peur de vous trouver seule avec

moi, que vous offriez à votre père d'aller au palais à sa place ?

LOUISE

Oui, bien peur, je l'avoue.

FERDINAND

En effet, vous tremblez... vous pleurez !... Louise, sur qui coulent ces larmes ?...

LOUISE

Sur vous, monsieur de Walter, qui êtes si malheureux...

FERDINAND

Malheureux, dis-tu ?... D'où as-tu appris que j'étais malheureux ? car il y a trop de corruption dans ton cœur pour que tu sentes cela de toi-même. Avec quelles balances peux-tu donc peser les sensations des autres malheureux ?... Ah ! voilà, en vérité, qui redoublerait ma colère, si ma colère n'était point étouffée sous le mépris... Malheureux !... Mais tu le savais donc, que ta trahison me rendrait malheureux !... Et tu m'as trahi, cependant... Et moi, moi qui espérais encore que c'était dans un moment d'oubli, moi qui espérais... que sais-je !... que tu étais devenue folle, et que c'était dans ta folie que tu m'avais trompé !... Oh ! non, non, je le vois bien, c'est de sang-froid, c'est avec ta pleine et entière volonté... (Il prend la carafe et se verse un verre de limonade.) Ah ! Louise ! Louise !

(Il boit la moitié du verre.)

LOUISE

Ah ! si vous saviez, Ferdinand, combien chaque parole que vous dites me brise le cœur !

FERDINAND, se levant

Le cœur !... En vérité, elle parle comme si elle avait encore un cœur.

LOUISE

Il viendra un temps, Walter...

FERDINAND

Ah ! j'en ai fini avec le temps.

LOUISE

Un temps où la soirée d'aujourd'hui pèsera lourdement sur votre cœur.

FERDINAND, détachant son épée,  
et la jetant loin de lui

Adieu, service des princes !...

LOUISE

Mon Dieu ! qu'avez-vous ?

FERDINAND, arrachant les boutons de son habit

J'étouffe !...

LOUISE

Cette limonade vous fera du bien.

FERDINAND

On dirait qu'elle sait ce qu'elle offre, l'infâme !...

LOUISE

Parler ainsi à votre Louise, Ferdinand...

FERDINAND

Arrière, arrière !... loin de moi ces yeux doux et trompeurs !...  
Ne revêts pas ces faux semblants de vertu ; reste à mes derniers regards ce que tu es réellement ; aie du moins pitié de mon agonie !...

LOUISE

Que dis-tu ?

FERDINAND

Ce bel ouvrage du sublime ouvrier, qui pourrait croire cela ?...  
Je ne veux pas te demander raison, Dieu créateur ; mais pourquoi as-tu mis ton poison le plus subtil dans un si beau vase ?

LOUISE

Entendre cela, et être forcée de me taire...

FERDINAND

Oh ! encore une fois, par le jour où je sentis le premier baiser éclore sous ta douce haleine, où tu balbutiais le nom de Ferdinand, par cette heure où le premier *toi* tomba de tes lèvres brûlantes et pénétra jusqu'à mon cœur... Louise, pourquoi as-tu fait cela ?... pour quoi l'as-tu fait ?...

LOUISE

Pleurez, pleurez, Ferdinand ! votre douleur est plus juste envers moi que votre colère !...

FERDINAND

Tu te trompes, Louise !... tu te trompes !... ce ne sont point les larmes que tu crois qui tombent de mes yeux, ce n'est point cette chaude et douce rosée qui coule comme un baume sur les plaies de l'âme, et qui rend le mouvement à cette pauvre machine fatiguée et près de cesser de battre, qu'on appelle le cœur... Non, non, ce sont les pleurs glacés de l'agonie, ce sont les froides gouttes qui tombent, une à une, de la voûte d'un tombeau !... c'est le terrible et dernier adieu de mon amour !...

LOUISE

Que dis-tu ?

FERDINAND

Je dis... que je vais mourir, et que je pleure sur toi qui vas vivre !

LOUISE

Tu vas mourir ?

FERDINAND

Louise... avant que cette bougie ait fini de se consumer... je t'aurai accusée devant Dieu !...

LOUISE

Toi ?... Oh !... cette limonade !...

FERDINAND

Elle était empoisonnée, Louise.

LOUISE

Il n'a pas tout bu !...

(Elle avale le reste.)

FERDINAND

Louise ! Louise ! que fais-tu ?

LOUISE

Elle était empoisonnée, n'est-ce pas ?

FERDINAND

Oh !...

LOUISE

Et, dans un instant, je vais mourir aussi, moi !...

FERDINAND

Mon Dieu ! tu es témoin que je ne voulais pas... C'est elle !... c'est elle !...

LOUISE

Ferdinand ! Ferdinand ! oh ! maintenant je puis donc tout te dire !... La mort délie !... il n'y a plus de serment dans la tombe !... Ferdinand, je suis innocente !...

FERDINAND

Que dit-elle ?... Oh ! d'habitude, on ne ment point dans un pareil moment !

LOUISE

Je ne mens point ; c'est quand je te disais que j'étais coupable que je mentais !... et, cette fois-là, c'est la seule fois que j'ai menti.

FERDINAND

Tu es innocente... et tu vas mourir !... Mon Dieu !...

LOUISE

Écoute ! j'ai voulu me tuer... il n'y a pas une heure de cela, pour avoir le droit de tout te dire... Tiens ! tiens !... vois ce papier déchiré en mille morceaux !... tout mon secret était dans ce papier... Mais j'ai eu pitié de mon père !... j'ai eu pitié du pauvre vieillard qui pleurait, qui sanglotait à mes genoux...

FERDINAND

Mais cette lettre... cette lettre ?...

LOUISE

C'est Wurm qui l'a dictée... Mais mon cœur condamnait ce qu'écrivait ma main.

FERDINAND

Ah !

LOUISE

Pardonne-moi, Ferdinand, pardonne !... S'il n'eût fallu que mourir, mon Dieu ! je serais morte... Mais ils avaient fait arrêter

mon père !... le pauvre vieillard était en prison !... Ils m'ont dit qu'il ne sortirait que si j'écrivais la lettre que tu as lue, et je l'ai écrite.

FERDINAND

Dieu soit loué ! je me sens assez fort pour tuer le bourreau !...  
(Il ramasse son épée.)

LOUISE

Que vas-tu faire ?... Oh ! ne me quitte pas ! Je mourrais en ton absence, mon Ferdinand... et Dieu me doit bien de permettre que je meure dans tes bras !

FERDINAND

Mais il est peut-être temps encore... Du secours ! du secours !...

LOUISE

Tu vois bien qu'il est trop tard, puisque tu chancelles toi-même.

FERDINAND

Tu as raison ; ta main, Louise... (Il tombe sur un fauteuil.) Tes yeux, tes yeux sur les miens !... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce que je me trompe ? est-ce déjà l'agonie qui trouble mes regards ?... Louise, Louise, comme tu es pâle ! comme ta main est froide, Louise !

LOUISE

Dieu me pardonne ! Je meurs la première... Ferdinand ! mon Ferdinand !... La sainte Mère n'est pas morte plus pure que moi... Ferdinand, je t'aime !...

(Elle meurt.)

FERDINAND

Morte ! morte !... Et moi, Louise... Louise !...

### Scène VIII

Les mêmes, Wurm, le président, Miller, gens de justice.

LE PRÉSIDENT

Mon fils !... mon fils !... est-ce bien toi qui as écrit cela ?...

Mon fils, mon Ferdinand !...

FERDINAND, regardant autour de lui et apercevant Wurm, pose doucement la tête de Louise sur le fauteuil, puis ramasse son épée, s'élance sur Wurm

Assassin !

WURM

Ah ! je suis blessé !...

FERDINAND, tombant de toute sa hauteur aux pieds de Louise

Me voilà, Louise !... me voilà !...

MILLER

Mon enfant !

LE PRÉSIDENT

Ah ! maudit sois-tu, toi qui m'as donné ce conseil !

WURM

Ah ! c'est comme cela que tu me remercies, démon ?... (Aux gens de justice.) Messieurs les gens de justice, c'est moi qui ai empoisonné l'ancien président, et voilà mon complice... Ose un peu dire que non !...

LE PRÉSIDENT, allant à son fils,  
lui soulevant la tête,  
et voyant qu'il est mort

Mort !... (Aux gens de justice.) Cet homme a dit vrai, messieurs, et je suis votre prisonnier.



## DISTRIBUTION

Le président de Walter  
Ferdinand  
Miller  
Wurm  
Le maréchal de Kalb  
Un vieux serviteur  
Un domestique  
Un homme de justice  
Madame Miller  
Louise Miller  
Lady Mylfort  
Sophie

M. Chéri  
M. Mélingue  
M. Saint-Léon  
M. Boileau  
M. Barré  
M. Georges  
M. Paul  
M. Fleury  
M<sup>me</sup> Fontenay  
M<sup>me</sup> Person  
M<sup>me</sup> Lacressonnière  
M<sup>me</sup> Racine